

Séance du 17 novembre 2014

Réception de Jean-Pierre BLAYAC

Eloge du professeur Pierre IZARN

Je voudrais tout d'abord vous dire la profonde émotion qui est la mienne à cet instant. Vous m'avez fait un grand honneur en m'acceptant parmi vous, au sein de cette Académie, "l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier", si chargée d'histoire puisque créée en 1706 par Louis XIV sous le nom de "Société Royale des Sciences". Le premier sentiment que je ressens est un sentiment d'imposture... Il paraîtrait que ce sentiment soit assez répandu, plutôt banal, mal porté et de ce fait assez rarement avoué en public.

Si je suis parmi vous ce soir, ce n'est pas de mon fait, soyez en persuadés, car je n'aurais jamais eu l'audace d'entreprendre une telle démarche. Les seuls responsables de cette aimable "forfaiture" sont mon Maître et ami le Professeur Régis Pouget et vous, chers collègues académiciens, qui avez consenti.

Je n'ai pas eu l'occasion de vous remercier de manière officielle. Je le fais ce soir en vous disant qu'en m'accueillant dans cette enceinte vous me faites un très beau cadeau. Je le reçois comme un honneur, mais également comme une charge de devoir réciproque... Vous le savez, entre gens bien élevés, le don appelle le contre don : je ferai en sorte de ne pas déroger à ce devoir bien sympathique et vous promets une participation active à la vie de notre Compagnie.

Monsieur le Secrétaire Perpétuel a rappelé les personnes de qualité qui ont occupé ce XVIII^e fauteuil depuis la création de l'Académie. Nous percevons là, la chaîne de savoirs et d'humanités ainsi transmis. C'est un élément fondamental car je pense que nous ne sommes, pour l'essentiel, que ce que nous avons su et pu emprunter aux autres. Monsieur le Secrétaire Perpétuel, je tiens à vous témoigner mon admiration pour toute l'énergie que vous consacrez à la bonne marche de l'Académie et ma reconnaissance pour votre totale disponibilité.

Monsieur le Président et Cher Maître, je voudrais vous dire combien je suis heureux que cette séance de réception se déroule sous votre présidence. Ce que je vais vous dire ne sont pas des mots convenus. Je vous ai connu, enseignant, lorsque je validais, après ma médecine, des certificats à la Faculté des sciences. Vous interveniez dans le certificat de psychophysiologie, c'était en 1975. Votre extrême gentillesse, votre écoute attentive des étudiants, vos qualités pédagogiques que je pense innées et qui vous permettaient de rendre si simples et si compréhensibles les choses les plus ardues à un public essentiellement constitué de psychologues peu formés à la biologie m'avaient marqué. Je vous ai retrouvé 35 ans après, toujours le même, toujours aussi attentif à l'autre, toujours aussi bienveillant, toujours aussi brillant. Vous êtes un exemple.

La tradition nous amène vous le savez à faire l'éloge de notre prédécesseur. Ce soir ma prétention s'arrêtera à la tentative de rendre l'hommage le plus sincère possible à une personnalité attachante de notre Faculté, le Professeur Pierre Izarn. C'est un exercice risqué car, à la différence de beaucoup d'entre vous, je n'ai pas connu intimement Monsieur le Professeur Pierre Izarn. Je l'ai rencontré, alors que

j'étais externe ancienne formule (entendez celle qui comportait un concours sélectif). Cela se passait dans le service de Médecine Interne du Professeur Vallat. En effet, le CHU de Montpellier n'avait pas encore de service d'hématologie et comme l'on disait à l'époque, l'hématologie était hébergée en médecine interne. C'était en 1968, les externes travaillaient et le souvenir que je garde de lui est celui d'un homme souriant, plein d'énergie qui était dans la force de l'âge : il avait 48 ans. J'ai suivi régulièrement son enseignement très structuré et, le hasard de la vie universitaire a fait que je ne l'ai plus revu par la suite. Il a pris sa retraite au moment où je rentrais de plain-pied dans la vie hospitalo-universitaire.

Ne pouvant donc interroger ma mémoire, j'ai sollicité ses amis, ses collègues, ses élèves et bien sûr notre ami le Professeur Thierry Lavabre-Bertrand et celle qui le connaissait le mieux, Madame Izarn, son épouse.

Vous vous faisiez une joie, Madame Izarn, d'assister à cette cérémonie destinée à célébrer votre époux et son œuvre. Le tragique de la vie a fait que vous nous avez quittés, voici un peu moins de quinze jours. J'avais prévu de m'adresser directement à vous, durant cette cérémonie. Je vous savais très croyante, je maintiendrai ce choix, au-delà de la mort. Nos rencontres ont été pour moi, Madame, très précieuses et j'ai eu plaisir à partager avec vous ces moments où nous avons fait revivre ce passé, finalement si proche.

Je ne suis en rien historien et n'ai aucune culture de cette discipline. Je ne suis qu'un modeste médecin pharmacologue, doublé d'un psychiatre qui plus est, défroqué, les pires paraît-il ! Mais je sais qu'immanquablement l'exercice auquel je me livre ce soir m'amènera à parler de moi, même et surtout quand il n'en paraîtra rien. L'histoire racontée en dit souvent long sur la pensée du rapporteur ; les dernières conférences de l'Académie ont magistralement illustré ce fait.

*

* * *

Je commencerai par retracer la biographie de Pierre Izarn, puis je tenterai de rendre compte de ses passions en soulignant les traits marquants de son attachante personnalité.

Pierre Izarn était l'aîné d'une famille de quatre enfants. Né le 23 mars 1920 à Perpignan, il restera toute sa vie fidèle à ses racines catalanes. Son père, agent d'assurances, grand mutilé de la guerre de 1914, très implanté dans sa région, était un homme de contact, un homme de devoir qui lui a donné l'exemple d'un travailleur opiniâtre et désintéressé. Sa mère, également catalane, s'est consacrée à élever et éduquer ses quatre enfants. Elle était la fille d'un notaire de Perpignan qui possédait une grande propriété viticole et qui s'impliqua très fortement dans la défense de la viticulture des Pyrénées-Orientales, luttant contre l'importation de vins d'Algérie destinée au coupage des vins de plaine, ce qui pénalisait les bons vins de coteaux. Pour la petite histoire qui n'est jamais aussi anecdotique que ce que l'on pourrait penser, il poursuivit le chemin d'un ancêtre de son épouse qui, propriétaire à Salses, produisait un excellent grenache... apprécié de Voltaire ! Le grand-père maternel de Pierre Izarn conseilla aux viticulteurs de cette région d'arracher le Carignan pour le remplacer par d'autres cépages (Muscat, Grenache, Malvoisie, Macabeu) : c'était le point de départ de l'excellent vin doux naturel de Rivesaltes que nous connaissons tous.

L'enfance de Pierre Izarn s'est déroulée dans une ambiance familiale sereine et douce. Il a suivi toute sa scolarité à Perpignan, d'abord chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, puis au Lycée Saint-Louis de Gonzague. La musique était très présente dans la famille Izarn. Son père était un excellent pianiste et sa mère pratiquait le chant. Monsieur Izarn père a animé la Société des Concerts de Perpignan, et Pierre Izarn a pu voir passer dans la maison familiale les meilleurs concertistes de l'époque, Jacques Thibault, Alfred Cortot, Yvonne Lefébure, elle-même élève de Cortot et qui a formé, à son tour, des générations d'excellents pianistes au Conservatoire National Supérieur de Paris.

Au début de ses études Pierre Izarn aurait hésité entre la Médecine et l'Histoire, mais très vite la Médecine l'aurait emporté. Je n'ai pu retrouver de faits marquants justifiant ce choix, et je le regrette. Les motivations évoquées par les personnes concernées sont le plus souvent superficielles, partielles voire illusoire. Les ressorts profonds de nos orientations de vie sont nombreux, difficiles à mettre à jour et les réponses sont variables, dépendantes des époques où elles sont prononcées, comme si derrière une motivation avancée, une ou plusieurs autres apparaissaient plus profondes, plus authentiques...

Contentons-nous pour l'instant de factualité. Pierre Izarn a effectué son PCB – année de propédeutique – à Paris, puis à l'âge de 19 ans il s'est installé à Montpellier pour faire ses études de Médecine. Un an plus tard, en 1940, il a été mobilisé à l'Armée, puis est parti aux Chantiers de Jeunesse. De retour à Montpellier il a passé le concours d'Externat, a été nommé au concours, Interne provisoire en 1944. C'est alors qu'il s'est engagé comme volontaire et a participé à la constitution d'un hôpital militaire à Cholet.

En 1945, il a été reçu au concours de l'internat des Hôpitaux de Montpellier : cent candidats concouraient pour six places seulement. On peut comprendre combien ce titre était prestigieux et pouvait augurer de lendemains brillants.

C'est à cette période qu'il a fait la connaissance d'une charmante jeune fille Mademoiselle Geneviève Chambaz qui n'était pas catalane, mais originaire d'une famille de célèbres Maîtres Imprimeurs savoyards, spécialisés dans l'impression de livres. Mademoiselle Chambaz poursuivait des études d'Assistante de Service Social à Chambéry. Ces études nécessitaient d'effectuer dans un premier temps un cursus d'infirmière et ensuite une spécialisation dans le domaine social. En fin d'études, elle est venue à Montpellier.

A l'occasion d'un stage auprès du "Tribunal pour enfants" elle a rencontré un jeune interne Pierre Izarn et nous imaginons la suite : une profonde et sincère affection est née, ont suivi des fiançailles en 1945 et le mariage en 1946.

Vous m'avez parlé, Madame de cette époque, de cette rencontre, de votre présentation aux amis de votre époux, à l'internat, et de ces repas dans ce petit restaurant "clandestin" tenu par des Aveyronnais... Vos yeux m'en ont dit bien plus que les mots que vous prononciez. Par bonheur, l'émotion est communicative et va bien au-delà des mots qui tentent à la traduire ou à la circonscrire. Tous ceux qui vous connaissent témoignent : votre couple a été un modèle d'entente, de respects mutuels et de soutiens réciproques. On peut alors comprendre la douleur de voir disparaître celui, celle qu'on a profondément aimé. On peut comprendre également votre souhait réalisé, d'être aujourd'hui à ses côtés.

Revenons à la carrière de notre jeune interne.

Pierre Izarn a effectué de nombreux stages cliniques : un premier en gynécologie obstétrique chez le Professeur Caderas de Kerleau, un stage dans le service de Neurologie du Professeur Euzière, puis un court séjour en Pédiatrie chez le Professeur Jean Chaptal pour se spécialiser ensuite en Dermatologie dans le Service du Professeur Margarot, qu'il a considéré toute sa vie comme son Maître : il sera son chef de clinique durant 7 ans. Le Professeur Margarot a marqué tous ceux et celles qui l'ont approché. C'était un homme de science, épris de poésie, toujours extrêmement courtois. Il avait une culture médicale très large : avant de se consacrer à la dermatologie en 1914, il avait été lui-même, une dizaine d'années durant, chef de clinique du Professeur Mairet, à la Clinique des maladies mentales et nerveuses de notre hôpital.

Mais Pierre Izarn expérimenta à cette période de sa vie, une double vie... hospitalo-universitaire. Interne chez le Professeur Joseph Vidal, ce dernier lut un article du Professeur Quick sur la prothrombine au cours des hépatites, eut envie d'approfondir la question et proposa à notre futur médecin un sujet de thèse : "Le temps de Quick chez les tuberculeux". Comme toujours en la matière, c'était le temps du bricolage que connaît tout biologiste chercheur, il a du préparer lui-même une thromboplastine à partir de cerveaux humains qu'il se procurait par l'entremise de M. Cabanis, garçon de laboratoire d'Anatomie, personnalité fort connue de tous les étudiants en médecine.

Nous sommes là à une période où les progrès de la médecine et de la pharmacologie sont extraordinaires ; j'aurais aimé vivre cette période, en plus bien sûr de celle que je vis. Chaque année voyait naître des classes fondamentales de médicaments qui sont toujours d'actualité ! De plus ces nouveaux médicaments ont pu être utilisés en recherche comme des bistouris chimiques permettant de mieux comprendre les mécanismes physiologiques, non plus à l'échelle macroscopique mais à l'échelle moléculaire. Réciproquement les progrès considérables de la physiologie permettaient de conceptualiser et créer de nouveaux médicaments. Cela avait été brillamment illustré à Montpellier, dans le domaine des sulfamides hypoglycémisants, par mon Maître le Professeur Auguste Loubatières, tâche poursuivie par mes deux Maîtres en pharmacologie, Madame le Professeur Marie-Madeleine Loubatières-Mariani et Monsieur le Professeur Robert Alric.

On peut comprendre aisément que le Professeur Izarn qui s'intéressait déjà aux mécanismes de la coagulation se passionna très tôt pour l'héparine, molécule incontournable dans le traitement curatif et préventif, entre-autres des thromboses veineuses, de l'embolie pulmonaire et de l'infarctus du myocarde... Mais à l'époque, l'héparine n'avait pas encore acquis, tant s'en faut, ses lettres de noblesse.

Qu'à cela ne tienne, Pierre Izarn décida de se rendre à Lyon, de rencontrer le Docteur Favre Gilly qui revenait des Etats-Unis. Il constata l'action quasi miraculeuse de l'héparine ; les oedèmes régressaient en deux jours et la marche redevenait possible dès le quatrième jour. Cela n'est pas sans me rappeler l'expérience que j'ai vécue lors de l'initiation des premiers traitements par la L-Dopa chez des patients atteints de Parkinson qui ne pouvaient plus marcher et que l'on revoyait trois semaines plus tard avec une disparition quasi complète de leurs troubles. Je ne peux vous décrire la joie de ces patients... et la nôtre ! Il s'agissait de patients qui n'avaient jamais pu être traités efficacement auparavant, mais nous ignorions alors que l'échappement thérapeutique surviendrait plus tard, irrémédiablement.

De retour à Montpellier, Pierre Izarn a été le premier à introduire dans nos services hospitaliers, l'héparinothérapie. Nous mesurons tous ici les progrès considérables, en terme de morbi-mortalité apportés par cette pratique : une véritable révolution.

Petit retour en arrière si vous le permettez. Je n'ai pas parlé d'une personne qui a joué un rôle très important dans son orientation hématologique. En effet, alors qu'il était en dermatologie, chez son Maître le Professeur Margarot, il s'était "acoquiné" avec le "Mozart de la Biologie", l'illustre Professeur Cazal qui devait ce qualificatif élogieux au fait qu'il aurait fait sa première publication à un âge précoce. Le Professeur Pierre Cazal l'aurait donc très tôt orienté vers l'étude de l'hémostase, de la coagulation. A la suite de l'introduction de l'héparinothérapie en clinique, il le chargea de créer un Laboratoire au Centre de Transfusion Sanguine.

En septembre 1954, Pierre Izarn a décidé de se consacrer à l'hématologie. Il mettait ainsi fin à sa carrière de dermatologue où il avait exercé dans le service de Dermatologie de l'Hôpital Saint-Charles durant 7 ans en tant que chef de clinique. Suivant ses propres mots, il laissait un peu de son cœur au 1^{er} étage des Cliniques Saint-Charles. Il prit une année sabbatique, partit étudier et travailler aux Etat-Unis chez le Professeur Armand J. Quick à Milwaukee. Puis il se rendit chez le Professeur Dameshek à Boston (le découvreur des syndromes myéloprolifératifs) où il étudia l'hémophilie et l'immuno-hématologie qui en était à ses tout débuts. Il a profité de ce voyage d'études pour rencontrer à Cincinnati le Professeur Guest, grand ami de la France et grand ami du Professeur Jean. Le Professeur Guest avait mis au point les techniques d'exploration de l'équilibre hydro-électrolytique chez le nourrisson atteint de diarrhée aiguë, ce qui avait permis de sauver la vie de très nombreux enfants.

Mme Izarn l'a accompagné et a gardé un souvenir ému de long périple.

Puis ce fut le retour à Montpellier et le début d'une période très difficile. Tous les indicateurs du succès hospitalo-universitaire étaient au rouge. L'héparinothérapie qu'il avait introduite à Montpellier était entrée dans une pratique de routine, l'hématologie clinique était dispersée dans plusieurs services et enfin le Centre de Transfusion Sanguine ne disposait pas de poste stable qu'il aurait pu occuper. Ne parlons pas de poste d'agrégé ou de professeur d'université : rien ne semblait possible.

Pierre Izarn décida alors de s'installer en ville, d'ouvrir un cabinet de dermatologie, boulevard Bonne Nouvelle, ce qui pouvait augurer de jours meilleurs... La persévérance étant la première qualité d'un candidat à une carrière hospitalo-universitaire, je parle d'expérience, il n'abandonna pas et conserva une activité d'hématologie en tant qu'attaché dans le Service du Doyen Gaston Giraud et au Centre de Transfusion Sanguine du Professeur Cazal. Si cette période fut, à n'en pas douter, une période très difficile sur le plan personnel, elle fut très féconde en terme de production scientifique. Il a pu bénéficier du soutien constant de son Maître le Professeur Cazal et du Professeur Jean Bernard figure parisienne célebrissime qui le tenait en très grande estime. Enfin, en 1961, Pierre Izarn a été admis au concours d'agrégation et nommé Maître de Conférences agrégé.

Quelques temps après il fut chargé par Pierre Cazal de mettre en place un complexe d'hématologie en Turquie comprenant un service d'hématologie clinique, des laboratoires et un centre de transfusion. Les obstacles furent nombreux mais le projet aboutit et le gouvernement turc lui confia, l'année suivante, une mission d'enseignement auprès des biologistes d'Anatolie.

De retour à Montpellier, sa position d'hématologiste méritait d'être renforcée. En effet il apparaissait nécessaire de regrouper l'hématologie clinique sur un seul site ; c'est ce qui fut fait grâce à la ténacité de Pierre Izarn et à l'intelligente compréhension des Professeurs Giraud, Puech, Vallat. Une structure d'hématologie fut créée au sein du Service de Médecine B du Professeur Vallat. Une première étape dans le renforcement de la discipline d'hématologie clinique était franchie.

Il dut attendre octobre 1973 pour bénéficier, dans d'anciens locaux désaffectés, de la création d'un service de 25 lits. Il a pu constituer une équipe solide en s'entourant du Docteur Navarro puis du Docteur Donadio, issus tous deux du service de Pédiatrie. A partir de ce moment, toutes les conditions étaient requises pour un plein envol de la discipline se traduisant par une forte activité scientifique et la mise en place de consultations avancées dans les grandes villes de la région : Nîmes, Béziers et Perpignan.

Lors de la construction de l'Hôpital Lapeyronie, le développement de l'hématologie sous son impulsion, relayée par ses élèves, fut tel, qu'il apparut à tous nécessaire de créer un service d'hématologie moderne, adapté aux nouvelles exigences de cette discipline.

Ses élèves ont été le Professeur Navarro qui lui succédera, le Docteur Donadio qui a été son chef de clinique durant sept ans, puis médecin adjoint et le Professeur Jean-François Schved, hématologiste biologiste. Notre collègue et ami Thierry Lavabre-Bertrand a été son dernier élève. Interne il a fait plusieurs choix dans le service, a soutenu sa thèse de Doctorat en Médecine en 1982, puis a été assistant hématobiologiste et a travaillé dans le service des maladies du sang jusqu'en 1999.

Victime d'une loi "scélérate" qui, depuis, a été corrigée, Pierre Izarn a été forcé à prendre sa retraite à 65 ans avec le devoir de terminer l'année universitaire en cours, soit septembre 1986.

Le Professeur Izarn est entré à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 1983 date à laquelle il a succédé au fauteuil occupé par le Docteur Pierre Merle, et a été ensuite Président Général de l'Académie en 1994. L'âge avançant, et ne pouvant plus être assidu aux séances de l'Académie, il a demandé à ce qu'on lui accorde l'honorariat afin de favoriser le recrutement d'un académicien, mesure dont j'ai bénéficié.

Il a été également Président de la Société de l'Histoire de la Médecine de 1990 à 1996. Sa présidence a été notamment marquée par la réception solennelle de la Société Française de l'Histoire de la Médecine en 1991.

Le 28 janvier 2010, Pierre Izarn nous quittait.

Les deux temps forts de sa vie

1) La Médecine

Sans entrer dans des détails trop techniques, je voudrais souligner quelques éléments qu'il me semble utile de préciser.

Tout d'abord, la curiosité qu'il a manifestée en allant au contact des personnes qui étaient à la pointe de la recherche dans le monde. Il entend parler des succès de l'héparine, il n'hésite pas une seconde et va à Lyon rencontrer le Docteur Favre-Gilly qui revenait des Etats-Unis. Il pourra ainsi introduire l'héparine dans les principaux services de Montpellier.

Quelque temps après, alors que ce n'était ni une obligation, ni vraiment dans l'air du temps, il ira faire un long périple de 9 mois aux Etats-Unis pour rencontrer le Professeur Quick et le Professeur Dameshek. Il rendra également visite au Professeur Guest, ami de son collègue d'internat le Pr Jean. Le tout sera complété par une restitution de compétence à la Turquie lors de deux longs séjours qui se solderont par la création d'un complexe d'hématologie à Ankara et une mission d'enseignement. Il a également donné des cours en Algérie.

Monsieur Izarn a toujours profité de ses déplacements professionnels pour visiter, approfondir l'histoire des pays dans lesquels il vivait, en un mot satisfaire sa curiosité toujours éveillée. Il était en cela accompagné par son épouse qui se trouvait dans les mêmes dispositions d'esprit, toujours de connivence, toujours complice.

La grande passion de Pierre Izarn a été l'étude et le traitement de l'hémophilie, ou plutôt l'étude et le traitement des hémophiles. Les premières observations de cette maladie ont été rapportées par un médecin de Philadelphie, le Docteur John C. Otto en 1803. En fait, l'hémophilie était connue depuis la plus haute antiquité : elle avait été identifiée à l'occasion de la circoncision et rapportée à l'existence d'un sang léger, puis décrite de manière explicite, déjà, aux XI^e et XVI^e siècles.

Dans sa forme sévère, cette maladie se manifeste par des ecchymoses et des hématomes survenant au moindre choc. On observe également des hémorragies buccales, nasales et des hémorragies articulaires récidivantes intéressant essentiellement les grosses articulations, et responsables d'une impotence fonctionnelle progressive. Cette affection résulte d'un déficit ou d'une anomalie moléculaire d'une protéine plasmatique intervenant dans la coagulation sanguine : le facteur VIII dans le cas de l'hémophilie de type A et du facteur IX dans celui de l'hémophilie de type B. C'est une maladie rare qui ne frappe que les garçons et dont la prévalence est pour l'hémophilie A d'un cas pour 10 000 individus de sexe masculin et pour l'hémophilie B d'un cas pour 40 000.

Mon intention n'est pas de vous faire un cours sur l'hémophilie, sujet qui ne relève pas de ma compétence, mais d'envisager l'évolution et même la révolution qu'a connue cette affection. Ce schéma est d'ailleurs généralisable à bien d'autres pathologies.

Selon Pierre Izarn on peut donc considérer trois grandes périodes :

- une première concernant le XIX^e siècle et le premier quart du XX^e siècle. C'est la période de l'observation clinique et la découverte, à travers l'étude des arbres généalogiques, du modèle répondant à l'hérédité récessive liée au sexe ;
- une deuxième période, de 1924 à 1964, durant laquelle les progrès réalisés par la physiologie de la coagulation et par l'immunologie ont permis d'élucider la nature du trouble de la coagulation et d'identifier les différentes formes d'hémophilie ;
- enfin, la dernière période, où à partir de 1964 a été possible la production et la large distribution des fractions plasmatiques concentrées en facteur VIII et en facteur IX. Cela a été une véritable révolution thérapeutique faisant passer la médiane de vie

des hémophiles de 26,5 ans à 71,5 ans ! La qualité de vie a été transformée : accessibilité à des métiers jusque là interdits, possibilité d'avoir une pratique sportive, réalisation des interventions chirurgicales sans risque hémorragique.

Il s'en est suivi une consommation très importante des concentrés notamment en facteur VIII.

Comme trop souvent dans la pratique médicale, après ces années de succès sont apparus les inconvénients et les accidents. Pierre Izarn avait plaisir à citer les mots de son Maître le Professeur Margarot ; il les a rappelés dans son discours d'entrée à l'Académie, en 1985. "La maladie est un drame à trois protagonistes : l'agresseur, le patient et le médicament. Bien souvent, le médicament que l'on prescrit pour aider le malade suscite des effets adverses et se ligue avec l'agresseur contre le malade." En effet, cette période ne pouvait que soulever l'enthousiasme : pouvoir enfin disposer de médicaments vraiment efficaces. Et durant ces premières années on ne pouvait qu'être grisé par les succès qui permettaient de prendre une revanche contre ces nombreuses années d'impuissance.

Mais peu à peu, le succès d'hier devient la norme et on est rapidement amené à comptabiliser les effets secondaires, les insuccès ou pire encore les accidents liés à des mésusages ou à des phénomènes nouveaux.

C'est ainsi que certains patients ont développé des anticorps inhibiteurs spécifiques du facteur VIII ou du facteur IX. D'autres patients ont subi des contaminations virales d'abord par le virus de l'hépatite B, puis par le virus de l'hépatite qu'on appelait non A non B. Ces contaminations ont pu ensuite être évitées et le drame le plus épouvantable qui est survenu est celui de la contamination par le virus HIV. Les hémophiles ont payé un très lourd tribut à cette pathologie, avec le risque de transmission à leurs conjoints et parfois à leur descendance.

Le Professeur Jean, parrain du Professeur Izarn, faisant un parallèle avec la syphilis espérait que nous n'attendions pas quatre siècles pour traiter efficacement le SIDA. Heureusement, les trithérapies ont transformé cette affection autrefois toujours mortelle en affection chronique.

Au cours des années 1986 et 1987 sont apparues des techniques de purification industrielle des facteurs VIII et IX débarrassées des autres facteurs de la coagulation, notamment les facteurs II, VII et X, réduisant ainsi le risque thrombogénique et permettant des administrations de très fortes doses, utiles en cas d'hémorragies graves ou pour neutraliser un inhibiteur.

Très attaché à ses patients il a créé en 1955 une association des malades hémophiles.

J'ai beaucoup parlé de l'hémophilie, mais Pierre Izarn s'est très largement intéressé, avec son équipe, à la prise en charge des leucémies et a pu enregistrer, avant son départ à la retraite, les progrès considérables qui avaient été faits, notamment dans les leucémies de l'enfant où en quinze ans la mortalité qui était de 100% a laissé place à une guérison dans plus de 80% des cas.

Dans sa carrière universitaire, Pierre Izarn a publié dans des domaines très variés de l'hématologie. De nombreuses publications ont paru dans des revues internationales de haut niveau. Ses publications scientifiques sont malgré leur haute technicité, toujours très pédagogiques, très structurées. Certains de ses collègues et amis, déjà formatés à la génétique naissante, voyaient dans sa plume alerte une possibilité de gènes communs avec son cousin catalan Claude Simon, Prix Nobel de littérature en 1985.

2) L'histoire de la Médecine

Sa passion pour l'histoire ne s'est pas démentie, sa vie durant. Chaque homme a en soi, un désir de cohérence et un désir de réunir des domaines d'activité qui semblent lointains. Il n'a pas échappé à cette règle.

Tout naturellement, dès que la retraite lui a permis d'être libéré de la lourde charge hospitalo-universitaire, il s'est consacré à l'histoire et à l'histoire de la médecine en particulier. L'accession au XVIII^e fauteuil de l'académie a été pour lui l'occasion de publier quelques uns de ses travaux.

Vous ne serez pas surpris qu'après avoir fait l'Eloge du Docteur Pierre Merle, son prédécesseur, Pierre Izarn ait choisi, en 1987, pour thème de sa première communication à l'Académie : "Histoire de nos connaissances sur l'hémophilie". Ce sera pour lui l'occasion de pratiquer ses deux passions, la Médecine et l'Histoire en nous faisant voyager du VI^e au XX^e siècle, et même du Talmud de Babylone à la biologie moléculaire...

L'année suivante il a traité : "La transfusion sanguine de 1902 à 1988". Son attachement à sa ville natale l'a sans aucun doute amené à s'intéresser à la Faculté de Médecine de Perpignan au XVIII^e siècle, sujet qu'il a traité à l'académie en 1991. En 1992 il a évoqué "La vie et l'œuvre de Vicq d'Azyr", puis en 1993 il a traité deux sujets : "La réforme de l'enseignement de la Médecine et des Institutions de Santé Publique en France de 1790 à 1808" et ensuite "L'Ecole Médicale de Salerne, ses relations avec l'Ecole de Montpellier au Moyen-Age". Il a assumé l'importante responsabilité de la Présidence générale de l'Académie en 1994 et en 1995 a présenté, en collaboration avec Taieb Mériane, une très intéressante communication sur Averroès et l'Averroïsme.

Nous avons par ailleurs souligné son implication majeure, active dans la Société de l'Histoire de la Médecine, je n'y reviens pas.

L'homme

Pierre Izarn était catalan, catalan dans l'âme. Il était très attaché à sa région d'origine et à la maison familiale de Prats-de-Mollo, où toute la famille au sens large du terme se retrouvait. Il aimait avec son épouse parcourir les vallées de Cerdagne et du Vallespir, visiter les cloîtres et les abbayes des alentours et profiter de l'excellence musicale du Festival de Prades. Sa ferveur catalane était bien connue dans son Service : tout catalan qui se présentait à la consultation était automatiquement dirigé vers lui ! Bon tennisman, il a eu le plaisir de pouvoir exercer sa passion en famille, même à Prats-de-Mollo.

Un trait de sa personnalité domine peut-être tous les autres : l'enthousiasme. Il est apparu à tous ses amis, à tous ses élèves comme toujours animé par la passion. Il ne pouvait rester indifférent à ce qui se passait autour de lui, était très ouvert à tout et toujours positif. Ses camarades d'internat, ses élèves, ses patients ont été frappés par cette qualité. Cette faculté de s'émerveiller, de s'enthousiasmer rappelait celle de l'enfance. Elle était faite de candeur, de sincérité, de simplicité. Elle ne lui a jamais fait défaut et était constitutive de sa façon de voir le monde.

L'autre trait marquant de sa personnalité a été la capacité de tenir bon, malgré les difficultés. Sa ténacité était soutenue par ses convictions, par sa passion et par sa faculté à positiver les pires situations. Il a maintenu le cap de ses ambitions et a pu les réaliser. Il a réussi l'intégration hospitalière de l'hématologie, l'intégration biologique ayant été déjà accomplie par son Maître le Professeur Cazal.

Pierre Izarn a été par ailleurs un authentique médecin, très près de ses patients. Comme nous l'avons vu, il a consacré une large partie de sa vie et de son énergie au traitement des hémophiles. Les hémophiles étaient quelque part ses enfants, peut-être les enfants qu'il n'avait pas eus. Il avait su établir avec eux une relation paternelle d'une extrême bienveillance. La qualité de la relation de proximité et de respect réciproque qu'il avait su créer a fait, que lorsque le drame du sang contaminé est hélas survenu, il n'a jamais été mis en cause par ses patients, et en 1985 il a même été nommé Membre Honoraire de l'Association Française des Hémophiles.

Nous l'avons largement souligné, Pierre Izarn était un homme de conviction. Très attaché à la fonction professorale il l'a exercée sans compromissions. C'était un remarquable enseignant. Ses cours très construits étaient un modèle de clarté. Il savait, comme dans tous les autres secteurs de son activité, transmettre sa passion. Il a fondé en 1981 l'ADHET, Association pour le Développement de l'Hématologie et de la Transfusion et en a été le premier président.

C'était un organisateur. A tous les postes qu'il a occupés, il a revu systématiquement les règles de fonctionnement en les rendant plus fluides et plus efficaces. Cette qualité lui a permis de créer le service moderne d'hématologie qu'il a confié à ses successeurs.

La création d'un lien

Au fur et à mesure des discussions que j'ai eues avec son épouse, ses amis, ses élèves, j'ai relevé de nombreux points communs avec ce que j'avais vécu dans mon parcours hospitalo-universitaire. Ce travail de mémoire fait que celui auquel je succède est devenu plus proche de moi. Son épouse a eu la gentillesse de me recevoir chez elle, de me permettre de découvrir son lieu de vie, son bureau, de me montrer les photos qui marquaient les périodes importantes de leur vie.

Ce travail qui me semblait être avant tout un exercice académique, au sens premier, s'est avéré avoir comme sens principal, non pas de briller, mais d'autoriser une authentique et respectueuse succession.

Je disais au début de ce discours que je ne pourrais pas être absent du portrait, je savais intuitivement que j'y serai, en abyme. Assurément, les quelques similitudes que j'ai notées dans nos deux carrières m'ont donné l'impression de mieux comprendre. D'abord ses deux passions, la médecine et l'histoire et ses efforts couronnés de succès pour avoir pu les rapprocher et les faire vivre ensemble. Pour moi, ces deux passions étaient la médecine et la musique. Ensuite, j'ai noté sa double orientation de dermatologue et d'hématologiste : le choix n'a pas été facile, mais il a tranché en gardant toujours un attachement certain à la dermatologie. En ce qui me concerne, j'ai du faire un choix entre la psychiatrie et la pharmacologie. J'ai exercé la pharmacologie mais suis resté dans l'âme toujours psychiatre. Aidé de son équipe, il a pu réaliser avec grand succès l'intégration hospitalière de l'hématologie, j'ai connu des difficultés du même ordre, mais j'ai aussi vécu le plaisir de construire un service autonome, preuve d'une intégration hospitalière réussie. J'ai expérimenté, sans doute moins violemment que lui la traversée du désert... mais là nous n'avons pas été les seuls. Tout comme Pierre Izarn j'ai eu la chance d'avoir une épouse compréhensive et soutenante.

*

* *

Je voudrais terminer ce discours qui a parfois pris les accents d'une causerie assumée, par des remerciements.

J'ai beaucoup de personnes à remercier, tous ceux qui m'ont élevé au sens premier du terme, formé, instruit : ils sont nombreux. Mes parents ont, dans une douceur parfaite, rempli parfaitement ce rôle.

Paul Fouquet, mon professeur d'orgue a été pour moi, bien au-delà de la musique, un professeur de vie qui a joué un rôle considérable dans ma construction d'adolescent devenant jeune adulte. Rien de ce qui a suivi n'aurait été possible sans cette rencontre.

Mon double, le Docteur Yvarsen, alias Roland Rodier, qui a toujours été dans mes pensées et qui a inspiré mes actions.

Tous ceux qui m'ont manifesté une confiance totale, je pense en particulier à M. le Professeur Loubatières dont le décès a été pour moi une catastrophe, à Mme le Professeur Loubatières-Mariani et le Professeur Alric. Ils m'ont tout appris du métier, et m'ont apporté un soutien indéfectible et inestimable.

Madame Moitié-Pierre, mon professeur de piano et Monsieur Luc Antonini, professeur d'orgue qui, avec patience, me permettent de vivre ma double passion musicale.

Je remercie également très chaleureusement toute mon équipe de pharmacologie des plus gradés aux plus humbles. Ils ont fait que ma vie hospitalo-universitaire a été, malgré des journées épuisantes, un véritable parcours de bonheur. Nous avons pu, ensemble ancrer la pharmacologie dans l'hôpital à travers l'unité de pharmacomonitorage, le centre de pharmacovigilance, le centre d'addictovigilance, l'unité de lutte contre le dopage, puis l'unité de toxicologie analytique qui nous a rejoint. J'ai également pris beaucoup de plaisir, malgré les contraintes nombreuses et de tous ordres à la gestion hospitalière, puisque les trois dernières années de ma carrière ont été consacrées à la Direction du Pôle de Biologie-Pathologie. J'ai eu la chance d'être entouré de gens de grande valeur, motivés, ayant un sens aigu du service public.

Je remercie également mon épouse, Nelly, qui a été ma première malade lorsque j'étais en novembre 1966, externe en réanimation neurologique dans le Service du Professeur Robert Labauge. Après avoir passé 5 ans de sa vie dans les hôpitaux et les centres de rééducation, nous nous sommes mariés. Elle m'a donné une magnifique fille Christelle. Mon épouse a ensuite entrepris à près de 30 ans des études de psychologie et a exercé ce magnifique métier à plein temps jusqu'à sa retraite. Elle a, chevillé au corps, un amour de la vie qui dépasse l'imaginable. Notre amour profond et réciproque a illuminé ma vie. Ma fille Christelle juriste sur le plan professionnel et pianiste dans sa vie cachée a été la fille dont peut rêver tout père : un vrai bonheur. Elle a eu l'excellente intuition d'épouser Stéfan un juriste belge qui a la fibre familiale. Malgré l'éloignement, ils ont quitté la Flandre pour se joindre à nous avec nos deux petites filles qui auront ainsi eu la chance de bénéficier de deux jours de vacances supplémentaires !

Je voudrais pour finir rendre hommage à celui qui m'a parrainé pour entrer à l'Académie, le Professeur Régis Pouget. Je l'ai connu alors qu'il n'était pas encore professeur, il était chef de service du Pavillon Delasiauve (service de Pédopsychiatrie du CHU de Montpellier) et Directeur de l'Hôpital d'Uzès. Interne, j'avais été séduit par sa très grande culture, par son sens de l'organisation, par sa redoutable efficacité,

par sa faculté d'observation, par sa rapidité à analyser les subtilités d'une relation normale ou pathologique. Il m'a enseigné l'importance d'une séméiologie psychiatrique bien comprise. Puis au fil du temps, il est devenu pour moi un Maître dont je découvrais chaque jour la personnalité profonde et complexe qu'il sait si bien cacher.

Alors que je glissais progressivement de la psychiatrie à la pharmacologie, il m'a accompagné discrètement dans cette transition. Il a été toujours présent en sachant garder la distance qui rend possible une relation de qualité. Il m'a appris très jeune que l'enseignant, le vrai Maître, c'est celui qui sait enseigner à ce qu'on se déprenne de lui. Dans notre relation je lui ai laissé la pleine liberté de mettre en œuvre les silences aussi bien que les mots, les signes ou les gestes... Je savais pouvoir lui faire pleine confiance, cette confiance n'a jamais été trahie.

Lorsque j'étais interne, j'avais commencé une activité de musicothérapie dans son service : il m'avait encouragé dans ce sens. Directeur de l'UFR IX à l'Université Paul Valéry il avait souhaité m'intégrer à l'enseignement des deux Diplômes d'Université de musicothérapie qu'il avait mis en place avec M. JM Guiraud-Caladou, mais pris par ma formation de pharmacologue je ne pouvais pas y consacrer le temps nécessaire. Lorsqu'il a pris la retraite il m'a demandé de lui succéder, d'assurer la direction de cet enseignement, et c'est avec un immense plaisir que j'ai pu renouer avec mes deux amours, la médecine et la musique. Geste fortement symbolique s'il en est, lors de la passation de pouvoir, il m'a offert sa robe de professeur. Nos relations avaient changé de registre pour glisser cette fois dans une relation de filiation symbolique pleinement assumée de part et d'autre. Le père c'est avant tout celui qui aime. Je le remercie et associe à ces remerciements Madame Pouget qui m'a toujours entouré de son affectueuse amitié.

Dans son discours de réception à l'Académie, Pierre Izarn nous rapporte les sentiments qu'éprouvaient le Docteur Pierre Merle, son prédécesseur, alors qu'il était au zénith de sa réussite professionnelle. Le Docteur Pierre Merle disait éprouver très exactement les sentiments exprimés par le Dr Antoine Thibault, dans "L'été 1914" de la série des Thibault de Roger Martin du Gard.

Antoine, pédiatre, assistant des hôpitaux promis à l'agrégation disait :

Quels étaient ces sentiments ? Je vous les livre, il disait : "*Je suis terriblement esclave de ma profession : voilà la vérité. Je n'ai plus le temps de réfléchir... Réfléchir, ça n'est pas penser à mes malades, ni même à la médecine. Réfléchir, ce devrait être méditer sur le monde... Je n'en ai pas le loisir... Je croirais voler du temps à mon travail. Ai-je raison ? Est-ce vraiment toute ma vie ? Pas sûr. Sous le Docteur Thibault je sens bien qu'il y a quelqu'un d'autre, "moi". Et ce quelqu'un là, il est étouffé. Depuis longtemps. Depuis que j'ai passé mon premier examen. Ce jour là, crac, la ratière s'est refermée*".

Bien que comblé par ce magnifique métier, j'ai souvent partagé, moi-même, ce sentiment... J'ai souvent eu l'impression sensible que je n'étais plus tout à fait maître de ma vie. L'âge de la retraite a sonné, je retrouve la liberté de la jeunesse... de grâce laissez moi cette illusion... avant que je ne découvre une autre ratière à coloniser.

Mes très chaleureux remerciements à Madame Laure Lefrançois de la Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier I et à Madame Safia Khadda qui a facilité mes rencontres avec Madame Geneviève Izarn.

Réponse du Professeur Régis POUGET

Monsieur le Président, monsieur le secrétaire perpétuel, mes chers collègues, mesdemoiselles mesdames messieurs, à quoi Pierre Dac ajoutait : mon colonel, ma sœur mais la réduction des budgets militaires et la crise des vocations religieuses rendent cette introduction obsolète.

Tout conférencier se devrait d'honorer particulièrement Warren Morrison et John Harwood. La plupart d'entre vous ignorait leur existence et même leurs noms jusqu'à ce jour. Le premier a inventé en 1927 l'horloge à quartz, le second, en 1967, la montre bracelet à quartz. Notre reconnaissance, ils ne la doivent pas à la précision obtenue. Après tout, une erreur d'une seconde tout les huit jours ne saurait satisfaire pleinement les méticuleux. De telles montres, si elles n'évitent pas à l'orateur le désagrément d'observer que des spectateurs les consultent à plusieurs reprises et de moins en moins à la dérobée, écartent de lui l'humiliation qu'aussitôt après, ils la portent à leur oreille pour savoir si elle marche, et, après l'avoir secouée, tentent de la remonter, comme si elle allait s'arrêter.

Il ne vous reste, pour manifester votre lassitude que de vous endormir en faisant mine de réfléchir. Les neurologues nous ont appris que certains individus parlent pendant leur sommeil, mais seuls les conférenciers parlent pendant le sommeil des autres.

Prononcer, à mon âge, le discours de réception d'un élève fidèle devenu un ami de quarante ans, est une épreuve. Pour m'aider, que n'ai-je pu m'inspirer d'au moins l'un des livres de mes auteurs de référence : des "Mémoires d'outre tombe", de la "Recherche du temps perdu", du "Voyage au bout de la nuit" ou des "Anti-mémoires", le seul point commun avec eux est qu'il s'agit d'un testament.

Un biographe échappe rarement à la tentation de glisser dans son travail, des éléments de sa propre histoire. Comment y échapper quand l'âge avancé et l'affaiblissement corollaire des capacités intellectuelles amenuisent l'autocritique et le sens du ridicule. Raymond Devos affirmait que si celui qui donne à l'État prête à rire, celui qui prête à rire est rarement remboursé.

Il est toujours délicat pour un biographe de vouloir faire œuvre définitive. On s'expose à être lu ou entendu, à la moindre inexactitude, au plus petit oubli. Le souvenir est poète, ne lui demandez pas d'être historien.

Hemingway, à qui un jeune auteur demandait le secret pour réussir une biographie, répondit "d'abord tuer la veuve" Compte tenu de l'affection profonde que je porte à Nelly, ce procédé m'était interdit et, comme toute bonne action porte en elle une part d'égoïsme, je m'en réjouis puisqu'elle évitera les critiques que nos spectateurs pourraient émettre.

Reçu dans cette même salle, dans cette même assemblée, je prononçais l'éloge de mon maître le professeur Robert Lafon, lui rendant hommage en évoquant "la fonction paternelle". Aujourd'hui, en vous, je vais évoquer la vie et la carrière de l'un de mes élèves, que je considère symboliquement comme un fils.

Ainsi, me voilà, à plus de trente ans de distance, procédant à la fois du père symbolique et du fils symbolique, fuyant toute référence latine, car le *filioque* a provoqué tellement de querelles inutiles, fait tant de mal et masqué le véritable ennemi.

Pour les rassurer tous et leur affirmer que je ne me prends pas encore pour l'Esprit-Saint et ce faisant, qu'il n'y pas lieu de diagnostiquer soit un ancien délire chronique à thème mystique, soit un délire sénile débutant, j'en apporterais la preuve irréfragable : je n'ai jamais pu comprendre ni parler l'anglais, même le jour de la Pentecôte ! Pour le début de démence, à vous de juger.

Rappeler le passé n'est pas toujours un exercice agréable. Il faut pourtant s'y résoudre quitte à s'écrier avec Virgile "*Quamquam meminisse horret, incipiam*".

Pour retracer, Monsieur, votre itinéraire, j'aurais pu m'inspirer de la méthode intéressante d'Auguste Comte, montpelliérain, pour qui le concept essentiel est le pouvoir spirituel, selon laquelle chacun de nous a été successivement, quant à ses notions importantes, théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse et physicien dans sa virilité.

Ma préférence ira à Montesquieu qui décrit dans notre existence trois éducations successives et contraires : celle de nos pères, celle de nos maîtres et celle du monde. Selon lui, ce que nous apprenons dans la dernière renverse toutes les idées des premières.

Vous connaissez mon admiration pour ce siècle dont Michelet affirmait, à tort, qu'il était le grand siècle et qui, bien qu'il ne le fût pas, reste l'un des plus brillants de notre histoire. Nos rois capétiens qui, quand ils changeaient de favorite, montraient grandeur, générosité et dignité, en avaient fait un pays puissant, un état solide, une grande nation admirée, imitée, respectée.

Peu séduit par l'ordre chronologique, je procéderai par le jeu des associations, n'hésitant pas à utiliser les retours en arrière dans le récit, comme nous l'ont appris les techniques voisines du cinéma et de la psychothérapie. C'est donc le plan de Montesquieu que je vais suivre.

I – L'éducation des pères

C'est Béziers, ville vieille de 2700 ans, qui vous voit naître. Dans la période historique, on en trouve des traces au VI^e siècle avant notre ère. Occupée au VIII^e siècle par les envahisseurs venus du sud, elle est libérée en 737 par les Francs vainqueurs au débouché du défilé de la Berre. Elle le sera en 1944 par la première division de la France Libre. Dans les temps modernes sa célébrité lui est venue plus de son équipe de rugby que de la qualité de sa production viticole, bien qu'elle ait servi souvent de recours aux insuffisances quantitatives des vignobles bordelais de seconde qualité.

Vous entrez dans le petit nombre des membres de notre Compagnie nés dans la ville ou dans ses environs, berceaux d'hommes célèbres en leur temps ou qui le sont devenus. A tout seigneur tout honneur, Riquet l'homme du canal (1604-1680), Pelisson (1624-1693) littérateur ami de Fouquet dont il partagea la disgrâce (envoyé à la Bastille pendant cinq ans, avec beaucoup de patience il avait domestiqué une araignée, lui appartenant à se nourrir dans la main, avant de devenir historiographe de Louis XIV) ; citons encore Vanière, jésuite (1664-1739), Barbairac moraliste et publiciste (1674-1744) Mairan physicien et géomètre (1678-1771), Domairon littérateur (1745-1807), Vienet poète, académicien, auteur d'épîtres, de fables et de tragédies, considéré comme le dernier des classiques.

Au XVIII^e siècle nous trouvons aussi Marguerite Gourdan, entremetteuse célèbre, créatrice à Paris de plusieurs maisons closes qui firent, puis alimentèrent, sa fortune. A Béziers, quoique large d'esprit, on éprouvait encore un peu de honte de s'en prévaloir.

Jusqu'à ce que s'y manifesta Edgar Faure. Plus récemment, et plus présentables : Yves Nat, Jean Moulin et, autour de la ville, Raymond Recouly journaliste et écrivain. N'ayons garde d'omettre nos collègues Jacques Balp, le président Jean-Louis Cuq, Michel Voisin ainsi que mon vieux camarade Henri Pujol. Une modestie hors du commun ne saurait m'empêcher de me joindre à la liste. S'il en existe d'autres dans notre compagnie, qu'ils n'hésitent pas à me le signaler afin que je rectifie mon omission dans la transmission écrite. Je ne saurais oublier l'épouse de notre président.

Ainsi, rassemblant à travers les siècles : un brillant ingénieur novateur ignoré puis abandonné du pouvoir central, un religieux, des scientifiques, des littérateurs, une victime de l'injustice de la justice, un poète, un journaliste et pour finir un politicien douteux et un mère maquerelle, notre ville est-elle un échantillon type de la France d'aujourd'hui, passée en un peu plus de trente ans de la démocratie à la kleptocratie, forme habituelle d'un pouvoir exercé depuis la même époque par des xyloglosses.

Vous naissez un premier janvier en 1946, de sorte que, si vous n'avez pas connu la guerre, vous en avez vécu les dernières années des restrictions en tous genres et surtout alimentaires.

Avant vous, au mois de juillet 1944, était venue au monde une sœur. Le 15 juillet, sous un bombardement aérien de l'armée de l'air américaine plus connue pour l'atteinte de cibles civiles que militaires, courageusement le personnel avait couru aux abris, laissant sans soin la mère et la nouvelle née qui ne survécut pas. Faut-il voir dans ce drame l'origine de votre vocation médicale ? Vous resterez fils unique, sans en posséder les habituels défauts que l'opinion publique toujours réductrice leur attribue, quelquefois à raison. Il est toujours redoutable d'être le cadet d'un frère mort. Est-ce différent quand une fille morte vous a précédé ?

Naître dans une famille de musiciens est un privilège et une chance. Dans le monde actuel l'injustice des strates financières a cédé le pas à celle des castes culturelles presque aussi fermées que celles de l'Inde, quoique moins visibles bien qu'aussi figées et aussi étanchement cloisonnées et aussi conservatrices.

La musique, pour vous, ressemble au chaudron de potion magique pour Obélix. Vous y êtes tombé dès la naissance. Très tôt s'est ainsi, naturellement, développé chez vous le sens du beau dont Stendhal écrivait "Les gens parlent et essayent de définir le beau et, moi, je dis que le beau est une promesse de bonheur".

Votre père, professeur de violon au conservatoire, sera votre premier professeur, connu comme un homme affable, généreux, sans idées préconçues. Votre mère joue du piano et du violon, assure les répétitions. Votre grand-père maternel est lui-même musicien. Deux sœurs de votre père, toutes deux institutrices, dont l'une est restée pour vous comme très douce et dont l'autre vous enseignera le piano, avec lesquelles vous passerez vos vacances, complètent cet environnement familial à la fois musical, chaleureux et douillet qui fera de vous ce que Duhamel appelle "les enfants élevés au gynécée", tempéré par la présence d'un père respecté et aimé, et d'un parrain également musicien. Tout cela peut rendre compte de votre amabilité, de votre équilibre psychique, de votre gentillesse naturelle, de votre disponibilité toujours souriante dont d'aucuns ont tendance à abuser parce que vous appartenez à ces êtres qui ne savent pas dire non devant une sollicitation de besoin et surtout de détresse. Dans votre cas, comment ne pas reprendre après Nietzsche "Tout est héritage".

Cette chance, vous ne l'avez jamais ignorée. Vous savez aujourd'hui ce qu'était le privilège qu'assure la fréquentation et la pratique de la musique dans la vie d'un être humain. Dans le développement intellectuel de l'enfant, elle est première. Au cours de

l'apprentissage du langage, la mélodie précède l'articulation des phonèmes. Nous savons que le chant permet de mieux mémoriser un texte. Les religions juive et musulmane le savaient par expérience. Lamartine, pour une fois dépouillé de sa grandiloquence, le traduisait à sa manière "La musique est un langage d'éternité. Les hommes parlent, les anges chantent".

Les Grecs choisirent pour la représenter une muse : Euterpe qui signifie, dans leur langue " celle qui plaît bien ou qui sait plaire".

Dans l'art lyrique, la musique, mieux que le texte, annonce bien à l'avance le dénouement et le rend plus compréhensible. Chez Mozart, dont les dialogues se reproduisent souvent itérativement et se répètent à l'identique, c'est la musique qui exprime l'émotion, annonce, commente le déroulement de l'action et en fixe les variations. Vous en retrouverez d'autres exemples dans de nombreux opéras. Chez Puccini : la Tosca où quelques portées de flûte insidieusement s'insinuent dans la partition , annonciatrices du dénouement tragique. Quelques mesures de piccolo à l'ouverture, puis au deuxième et au troisième actes de Carmen, des mesures de flûte ou de l'ensemble des bois annoncent le dénouement inéluctable et transforment un vulgaire mélodrame – elle ne l'aime plus, elle quitte, il l'aime toujours, il la tue – en une authentique tragédie. Quant au texte des œuvres lyriques, sauf à être polyglotte, de nos jours, sans sous-titre, il est plutôt malaisé d'en entendre les subtilités. Mais je ne saurais insister devant le spécialiste d'opéra qu'est notre confrère Elysée Lopez.

Vous gardez de vos vacances d'été dans l'enfance, à La Salvetat avec votre père et ses deux sœurs, un tel souvenir que devenu adulte, vous louez une propriété où se passent, dans la fraîcheur reposante de la Cévenne occidentale, vos étés de loisir, de détente et de paix. Vous y retrouviez vos deux tantes paternelles qui furent pour vous très maternelles. Votre existence s'y écoulait dans le calme, la paix et la musique. Vous y jouissiez d'une liberté totale à la seule condition de recevoir une demi-heure quotidienne de leçon de violon. Par plaisir, vous jouiez souvent en duo avec votre père.

Dès que vous l'avez pu, vous avez acquis une demeure en ce même lieu où vous aviez été heureux et où vous l'êtes, depuis, tous les étés, ignorant l'adage, l'expérience et la sagesse populaires qui envisagent pour un homme deux façons de se ruiner : les vieilles pierres et les jeunes femmes. Votre excellent discernement vous a conduit au choix heureux de la première solution. Elle présente par rapport à la seconde plusieurs avantages. Le premier est qu'après usage, le capital vous reste acquis. Le deuxième est que tant que vous en avez la propriété, personne ne peut en usurper l'usage sans votre consentement, ni gratuitement et le troisième, que si vous décidez d'en percevoir un revenu régulier, vous ne tombez pas sous le coup de la loi.

Vous possédez, quoique né à la ville, une mentalité de rural qui vous distingue de ces pseudo-ruraux qu'indisposent dans la campagne qu'ils disent rêver d'habiter, le chant matinal d'un coq, le braiment intempestif d'un âne, qui ignorant les usages, ne sait comment exprimer autrement sa joie d'exister, sans parler du tintement de la cloche de l'église, signe, symbole et rappel du rassemblement fraternel, de la solidarité dans le danger et le malheur et témoin de l'héritage national pluriséculaire, base de notre culture. Comment définir le rural souvent confondu par erreur avec le rustre sans culture ?

C'est d'abord l'expression d'une culture qui crée une solidarité de communauté, d'histoire et de destin, en dehors des seuls liens du sang. C'est une vision particulière de l'existence, une conception du temps, celui qu'il fait et celui qui passe, que l'on subit, à l'image des orientaux, sans tentative vaine, absurde et dérisoire de le maîtriser.

C'est aussi une conception du voisinage, de la vie collective, de la solidarité devant le malheur qui n'exclue en rien les animosités, les différends et même les haines. Un rural est toujours sous le regard des autres, ce qui induit une conduite conforme à l'opinion générale, qui fuit les excès mais aussi bannit l'originalité à tout prix. A la limite elle serait porteuse de conservatisme, au sens étymologique.

Des journalistes demandèrent un jour à Nikita Khrouchtchev, la raison de son entente avec le pape Jean XXIII. Ils s'attendaient, le connaissant peu porté sur la religion, à des explications géopolitiques subtiles, compliquées de la dialectique d'un catéchisme marxisant et neutralisées par la langue de bois. Sa réponse spontanée, simple et sans calcul les étonna et les surprit "C'est parce que nous sommes tous les deux fils de paysans

Cette culture, magnifiée par des auteurs comme Alphonse de Chateaubriand, René Bazin, et plus près de nous Bosco, Giono et Pagnol, Jacques Boilève la perçoit comme en voie d'extinction depuis l'industrialisation, le développement des transports et l'extension logarithmique des villes, et il prévoit "qu'ils conduisent à l'effacement de la civilisation rurale basée sur la fierté des pères, la religion du travail, le sens de la terre et le devoir d'entraide". Dans un ouvrage récent, "La Fin du Village", Jean-Pierre Le Goff sociologue au CNRS raconte l'évolution dans ce même sens d'un village du Vaucluse.

Simone Weil, la philosophe, exprimait la même chose en écrivant que "l'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine".

Vous poursuivez, à Béziers, une scolarité classique et des études musicales, de concert si j'ose m'exprimer ainsi. Toute votre vie, elles vous accompagneront comme deux sœurs jumelles. Très jeune, vers l'âge de trois ou quatre ans, vous recevez vos premières leçons de solfège et de violon, en famille par votre père, puis à l'âge de six ans, au conservatoire d'où vous sortirez à l'âge de 16 ans. Vous êtes en classe de première au lycée, Premier prix de violon et Premier prix de solfège au Conservatoire de Béziers en 1962 après avoir interprété en soliste un concerto pour violon. Vous conservez le souvenir d'un directeur de Conservatoire qui est mort en 1980, comme un pédagogue parfait.

On parle volontiers, aujourd'hui d'éduquer d'une manière amusante. L'éducation, entend-on souvent demander par les beaux esprits, doit-elle être contraignante ? Comment pourrait-elle ne pas l'être ? On nous oppose toujours l'éducation américaine présumée plus libérale en oubliant le pré-requis de la foi et de la religion qui la soutient, la conditionne et la légitime.

A cette époque, un oncle maternel vous offre deux enregistrements : le Concerto pour Violon de Beethoven avec en soliste David Ostrakh et la Toccata et Fugue de J.S. Bach qui provoquent chez vous un effet si fort qu'aujourd'hui encore, malgré le temps passé, vous le qualifiez de foudroyant.

Vous décidez alors de vous consacrer à l'orgue. Cet instrument, dans mon enfance, à l'école primaire, n'avait retenu mon attention et allumé mon intérêt que par son pluriel bien singulier. Vous vous y consacrez aujourd'hui entièrement, avec amour et avec délice. Votre père et Monsieur Fouquet vous imposent auparavant, l'étude du piano pendant un an. Ce délai écoulé, renonçant pour l'instant au violon, cet instrument du diable selon l'expression de Paganini, vous menez de concert, si j'ose répéter, l'étude de l'orgue et du piano. L'orgue de la cathédrale Saint-Nazaire de Béziers servira à vos répétitions. En attendant, vous remplacez occasionnellement l'organiste absent.

Étudiant à Montpellier, vous obtiendrez du directeur du CROUS en 1963 qu'il vous confie l'achat d'un piano. Aux vacances vous travaillez aux vendanges pour acheter un vieux piano à votre usage. Là, vous abandonnez la pratique du violon.

II – L'éducation des maîtres

Des maîtres, comme nous tous, vous en avez eu beaucoup. Votre excellente mémoire n'a conservé que le souvenir de quelques-uns. Le premier, je devrais dire la première, à Béziers, est une institutrice : Madame Mercadier qui enseignait au cours préparatoire. Comme vous, Albert Camus avait gardé un tel souvenir de Monsieur Germain, l'instituteur qui l'a préparé à l'entrée au lycée puis l'y a accompagné à la rentrée scolaire jusque devant la porte, en lui disant "maintenant je n'ai plus rien à t'apprendre". Il lui a rendu un hommage émouvant tant dans son discours de réception du Prix Nobel de Littérature que dans son dernier livre, posthume : "Le Premier Homme".

A l'époque on usait encore pour désigner les instituteurs du vocable de maître ou maîtresse d'école. L'emploi en est complètement tombé en désuétude. La réalité d'aujourd'hui correspond à cet abandon. Pour qu'il y ait encore des maîtres d'école, je le disais ici-même il y a trente deux ans, il faudrait d'abord qu'il y ait des maîtres et surtout qu'il restât encore une école. Ce que l'on nomme ainsi aujourd'hui a pris un mauvais sens dans la pratique et en théorie, surtout celle du genre. Il faudrait aussi qu'il existât des parents possédant le minimum sinon d'intelligence du moins de bon sens, pour percevoir que leurs descendants ne sont ni des génies en herbe, ni des travailleurs stakhanovistes, ni des modèles de vertu. Combien l'enseignement serait facilité aujourd'hui, pour les enseignants, s'ils pouvaient n'enseigner qu'à des classes d'orphelins !

La rencontre avec un professeur de piano au conservatoire qui manifestait une grande joie de vivre, crée une seconde filiation dans un accord parfait. Père d'une fille, il vous a reçu comme le fils que la nature ne lui avait pas accordé. Vous n'interrompez plus la pratique du piano dont Félix Leclerc pensait "qu'il doit être un ami, c'est-à-dire un confident qui essuie nos rages" et Rubinstein "qu'il vous apparente aux croque-morts" puisque l'exécutant est en habit de cérémonie et qu'il officie devant un cercueil. Vous jouez aujourd'hui sur un superbe instrument dit "quart de queue". Vous venez d'acquérir un orgue dont les qualités ne vous font pas oublier le premier "piano crapaud" que Nelly vous a offert à l'époque de vos premières années de faculté.

A l'école primaire puis au lycée de Béziers, vous vous révélez un élève brillant. En classe terminale votre professeur de mathématiques vantait vos résultats. La fille de ce professeur, rencontrée récemment, se souvient, quarante ans plus tard, de l'opinion souvent manifestée par lui sur vos qualités intellectuelles et votre réussite. La formation mathématique, en particulier la géométrie, assure un socle solide par ses vérités immuables, héritage des Grecs, méthode de base de toute connaissance, aide majeure à la structuration de l'espace et du corps chez l'être humain. Comment, par exemple, préparer correctement une valise sans un sens convenable de la géométrie ? Que dire de la lecture d'une simple carte Michelin sans être tenu d'en modifier l'orientation ?

Stuart Mill, d'après Céline, aurait affirmé que "S'il s'était trouvé que les vérités géométriques puissent gêner les hommes, il y a longtemps qu'on les aurait trouvées fausses".

Comment s'étonner de retrouver chez vous le don des mathématiques et celui de la musique associés. Il existe une similitude entre le vertige poétique, le vertige mathématique et le vertige de la création artistique. Tous trois fonctionnent sur le mode symbolique, utilisent un code de communication et d'échanges voisins et procurent le sentiment d'avoir trouvé, d'avoir dit juste, d'accéder à une autre dimension de l'art et du savoir.

Vous quittez le lycée avec un Prix d'Excellence après votre réussite au baccalauréat série Sciences Expérimentales que vous avez choisie contre l'avis de vos professeurs qui vous voyaient en Mathématiques Élémentaires. Mais le goût pour la médecine l'emporta. Votre mère avait suivi jusque là, attentivement, le déroulement de vos études scolaires et de vos études musicales qui vous permettaient, déjà, de totaliser plus de dix ans de pratique du solfège.

En 1963 vous arrivez à Montpellier. Pour définir le Montpellier de cette époque, nous pourrions emprunter à Rousseau une bonne définition, s'exprimant ainsi sur Chambéry dans "Les Confessions" : "*La noblesse de la province n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir*". Un journaliste s'exprimait récemment de la même manière en écrivant que "Montpellier a le statut d'une grande ville mais n'en a pas la stature".

Grâce à l'œuvre de son maire, Monsieur François Delmas, auquel son successeur a toujours rendu hommage et qui fut un éminent collègue dans notre Société en même temps qu'un grand avocat, la ville prenait son essor.

Vous évoquez aussi, l'importance dans votre existence de trois hommes qui en ont à la fois marqué et fait évoluer le destin. Vous apprenez, auprès d'eux, que l'homme vaut non par l'importance et le retentissement de ses actes, mais par la volonté qui l'anime.

Le premier Monsieur Fouquet, que nous avons déjà cité, âgé de cinquante ans, quoique père d'une fille, vous avait adopté symboliquement comme un fils. Vous en conservez le souvenir d'un homme, gros travailleur, levé à sept heures du matin et ne se couchant jamais avant deux heures de la nuit. Vous le décrivez comme alliant la sérénité et la joie de vivre, pédagogue parfait, ne vivant que pour la musique et pour l'enseignement. Il assumait la direction du Conservatoire, celle d'une chorale et les fonctions d'organiste de l'église Saint-Nazaire. Sa disparition, en 1980, vous a laissé une première fois orphelin.

Le deuxième a joué un rôle dans une relation d'identification imaginaire avant que vous ne fassiez sa connaissance quarante ans plus tard. Vous suiviez les cours de la classe de seconde au lycée, en 1960. Il figurait en qualité de jeune premier dans un film où il jouait le rôle d'un médecin se consacrant à des actions humanitaires. Nous en reparlerons dans un instant.

Quant au troisième, le fait qu'il soit encore de ce monde ne nous permet ni de l'évoquer ni d'en dévoiler l'identité avant qu'il ne l'ait quitté. Ce fâcheux événement, qui se produira inéluctablement un jour, devrait alors rendre possible de satisfaire la légitime curiosité de ceux qui peuvent s'y intéresser aujourd'hui. Mais, un certain nombre d'entre eux aura également disparu et un nombre non moins élevé de ceux qui resteront n'aura pas conservé assez de mémoire pour évoquer les souvenirs perdus. Le dévoilement de son identité n'aura donc plus de sens. Qu'il vive en paix longtemps ! On dira sans doute alors "Qu'il repose en paix", peut-être en latin. Ça fait sérieux.

Très tôt se sont manifestés votre intelligence, votre esprit de décision et votre sens de l'organisation. Ce sont là qualités majeures. En contrepartie elles présentent des désagréments. Hippocrate n'enseignait-il pas que toute chose a en elle-même son contraire.

La principale limite à laquelle se heurtera toute sa vie un homme intelligent écrivait le psychologue Gesell, est “sa capacité de supporter allègrement les imbéciles”.

Le poète latin Térence au IV^{ème} siècle de notre ère constatait déjà que “Même les dieux n’ont pas pu venir à bout de la sottise”.

Einstein expliquait que “la différence entre l’intelligence et la sottise est que l’intelligence a des limites”.

Le professeur Euzière enseignait sa propre classification des gens peu doués : les débilets, les débiloüs et les débilas.

Au dernier acte de son *Cyrano* Rostand place dans la bouche de son héros une longue tirade que je ne vous réciterai pas, par manque de talent, où il fustige ses ennemis parmi lesquels la sottise.

Pour Michel Déon “la bêtise est mimétique et elle n’a pas besoin de complots pour envahir le monde”.

Moins académique Henri Jeanson proclamait “Nous sommes tous concernés” il ajoutait “Ils nous cernent”. Audiard l’est encore moins “les sots osent tout, c’est même à cela qu’on les reconnaît”. Un musicien comme vous admettra la transposition dans le langage.

Notre voisin Georges Brassens, dans une composition bien connue insistait sur le caractère inné de la sottise, son incurabilité et sa persistance avec l’âge. N’oublions pas l’anecdote sans doute apocryphe où, avant la réunion du conseil des ministres, l’un d’eux se serait écrié “On devrait les tuer tous” et se serait entendu répondre par le président “Vaste programme”.

Pourtant, intelligence et bonheur ont quelquefois du mal à cohabiter. La lucidité est rarement source de nirvana. Elle est, sans doute, la blessure la plus rapprochée du soleil.

Vous allez devenir médecin. Voilà le lien qui annonce la dernière forme d’éducation.

III – L’éducation du monde

Nous aborderons successivement : L’apport de la médecine, l’apport de la psychiatrie, notre rencontre et l’apport de la culture.

III.1 – L’apport de la médecine

Comment devient-on médecin ou plutôt pourquoi devient-on médecin quand on n’a aucun lien de parenté proche ou lointain avec un médecin ?

Les motifs habituellement invoqués par les intéressés ou leurs épigones traduisent rarement la réalité. Certains utilisent la provocation ou la dérision. Le professeur Euzière dans une conférence empreinte d’humour n’attribuait-il pas le sien au souvenir de la voiture hippomobile qui, dans sa propre enfance, suscitait son admiration dans son rôle de véhicule des médecins. Avec la même verve il narrait également l’origine de sa spécialisation en neuropsychiatrie. Dans le tramway qui devait le conduire à la maternité où il allait présenter sa candidature au poste de chef de clinique, un ami lui aurait indiqué qu’un même poste était vacant dans le service des maladies mentales et nerveuses logé à l’Hôpital Général que le tramway desservait avant la Maternité. Il serait descendu à la première station et serait devenu ainsi neuropsychiatre. Comme auraient pu dire mes lointains ancêtres italiens dont je ne parle

malheureusement pas la langue “*Si no e vero e ben trovato*”. Je ne jurerais pas que ce soit là l’exacte vérité. Tout cela procède plutôt de ses dons de conteur et de son plaisir à mystifier son auditoire.

Quant à monsieur Lafon, pour rester dans cette lignée qui est la nôtre, sa vocation d’architecte, m’a-t-il raconté avait été contrariée par son père, lui-même médecin, qui l’avait contraint à suivre la voie familiale. Il réalisa, plus tard, indirectement, sa première vocation en faisant construire une grande quantité d’établissements pour l’enfance. Il en a, tant qu’il l’a pu, écarté les internats qui dès son enfance, lui avaient laissé le souvenir amer des longues séparations d’avec sa famille.

Combien de fils ou de filles n’ont-ils pas été poussés bon gré mal gré à faire des études de médecine ? J’en sais au moins une, devenue médecin contre son gré, qui y a laissé la vie, par lassitude, dans un équivalent suicidaire.

Nous savons que les motifs conscients, évoqués après coup, ne sont pas les motivations qui, inconscientes, nous échappent et ne viennent au jour qu’après une longue psychothérapie. Qu’en est-il en ce qui vous concerne ? Au moins pour les motifs. En classe de seconde, au lycée, vous avez eu l’occasion de lire ce roman-photo, dont nous parlions plus haut, histoire d’un médecin à la vie amoureuse difficile qui trouve sa voie dans une médecine apostolique. Il devient pour vous un personnage d’identification puis un personnage conceptuel. Ces identifications imaginaires se retrouvent fréquemment, sur un personnage de livre, de légende ou de l’histoire, dans la vie des adolescents et même des adultes. Pour vous, elle a duré. Vous avez retrouvé beaucoup plus tard l’acteur du roman photo qui a abandonné le cinéma et le théâtre, à notre grand regret.

En classe terminale, la chance vous vaut un professeur de philosophie ouvert au monde. Il fréquentait, à titre professionnel, l’hôpital de Font d’Aurelle, où il aimait admirer, en même temps, une œuvre de Dubout, peinte sur un mur de la salle à manger de l’internat et le travail des psychiatres qui y exerçaient. On ne saurait lui donner tort, tellement la chose est rare. Elle valait la peine d’être relevée.

Quelle place, à travers les millénaires, tient la médecine sur cette terre où se sont succédé les vivants ?.

L’imagination populaire ou familiale ne connaît pas de limite. Il ne saurait y avoir de réponse unique. Essayons de remonter le plus haut possible en amont dans l’histoire.

Pour Malraux que je cite souvent “ la médecine, issue du sacré, ne se justifie que parce que les millénaires n’ont pas habitué l’homme à voir mourir”.

Allant plus loin, il situe la naissance mythique de l’homme quand “dans les forêts glacées du quaternaire, le premier être, devant le cadavre d’un semblable a demandé : pourquoi ?”.

C’est dans ce “pourquoi” que s’origine l’anxiété fondamentale caractéristique de l’espèce humaine, source de la médecine et de la religion et même, d’après Mircea Eliade du jeu de hasard. C’est là que se pose, pour cet être nouveau appelé homme (au sens latin) la triple question de son origine, de son devenir et de la manière de supporter le présent.

Lévi-Strauss nous a appris que dans les sociétés primitives, la connaissance de leur finitude fit naître chez les hommes le sentiment religieux avec la perspective d’un au-delà et le désir, sinon de s’en affranchir du moins d’en retarder l’échéance par des soins parfois adaptés, tirés de l’expérience ou de la superstition.

Les médecins au début de l'histoire sont les prêtres d'un dieu qui les dépasse, les dirige, les justifie, les instruit et les limite. Ils en sont seulement les représentants, j'ose à peine dire les gérants. Choisis par lui, ou par leur caste, ils témoignent du caractère sacré, souvent ésotérique, de leur fonction par une existence particulière, une apparence dans la tenue, un langage sortant de l'ordinaire, le caractère inviolable dont nous retrouvons une trace dans la convention de Genève. Ils y trouvaient aussi, disons-le sans honte, une certaine aisance matérielle et à défaut, la considération et le respect de leurs semblables.

Ils partagent le caractère sacré de leur fonction avec les prêtres des autres dieux et, avec les prostituées qui dans certaines cultures étaient les prêtresses d'un temple consacré à une divinité. Trois professions ne pourront jamais être remplacées absolument par un robot ou un ordinateur : l'agriculture, la médecine et la prostitution, à cause du tour de main. Les exécutantes de cette dernière, en dehors de leur activité principale, jouent aussi assez souvent le rôle de confesseur ou de psychothérapeute amateur, pas forcément plus mauvais que certains diplômés de la faculté. Il m'était venu, un jour, l'idée d'en proposer pour le grade de docteur *honoris causa* de notre faculté. L'humour très particulièrement absent du doyen de l'époque m'ôta l'idée de le lui présenter. Pourtant !

Des origines sacrés et religieuses de notre discipline, persistent, à travers les siècles, des reliquats isolés dont un archéologue avisé, en les reliant, aiderait à retrouver l'origine et le sens. Longtemps, le moyen de locomotion des médecins comme des abbés fut une mule. Un de ces derniers privilèges a appartenu aux médecins de la Marine Nationale. Personnellement, il ne m'est pas venu à l'idée de l'utiliser, tellement est délicat l'achat et l'entretien d'une bonne mule. Que dire de lui faire gravir, sans risque, l'échelle de coupée.

De nos jours, si la tenue a beaucoup évolué de sorte qu'à première vue il est souvent difficile de distinguer un médecin d'un maître nageur, d'un fripier ou d'un clochard, quelle que soit l'honorabilité de ces trois états, le langage n'a pas tellement varié sinon dans sa forme, au moins dans le fond où affleure l'ésotérisme comme les brisants dans la mer d'Iroise. Les sigles incompréhensibles ont avantageusement remplacé le latin des médecins de Molière dans le domaine des explications absconses. Le virus, l'allergie et le stress ont succédé, comme explications, dans le discours médical aux humeurs et au poumon qu'évoquait Molière.

Quant au vêtement, la tenue d'un blanc immaculé, couleur inexistante, ne garantit-elle pas au médecin et au malade la neutralité indispensable à leur relation en leur rappelant le néant de l'existence.

La relation avec la mort, commune au prêtre et au médecin dans l'histoire, dès les origines, nous la trouvons à tous les pas dans l'histoire populaire, dans ses récits et dans ses légendes où le médecin a un rapport direct et privilégié avec la mort, dont il devient, dans les légendes rhénanes, le filleul.

La fonction médicale première, celle du diagnostic différentiel, est la fonction du doute. L'absence ou la suppression du doute annonce et amorce le danger. J'entends les esprits chagrins, pressés de résultats rapides me rétorquer qu'il ne convient pas en médecine d'hésiter. Les sots ! Les ignares ! les incultes gavés d'anglais au point d'en oublier le français, pour autant qu'il l'ait jamais correctement pratiqué.

Le doute sous-tendu par la réflexion n'est pas l'hésitation qui relève de la paralysie agitée. Cette dernière pourrait être représentée par une de ces danses catalanes appelées "sardanes", très élégantes où l'ensemble des mouvements consiste finalement

à faire du “sur-place”. L’hésitation paralyse. Le doute consiste, comme dans les jeux de pistes bien connus des scouts et éclaireurs à avancer sur une piste, avec prudence, à l’écoute des signes qui vont confirmer ou infirmer l’hypothèse. Partir sur une piste avec la certitude qu’elle est la bonne conduit inmanquablement à ne plus recevoir ni enregistrer tout signe contraire et le plus souvent à se fourvoyer.

Au delà de la légende et à travers elle ne trouvons-nous pas une vérité. Le médecin devient dangereux dès qu’il ne conserve plus que des certitudes, s’il a tendance à se prendre pour un dieu un peu comme ces metteurs en scène modernes que fustigeait Cocteau en les traitant “d’accoucheurs qui se prennent pour le père”.

Il nous arrive de regretter cette lucidité dont parlait Soubiran et nous fait souhaiter alors de ne jamais l’avoir connue. Aussi est-il difficile pour ne pas dire impossible de soigner un proche, un être que l’on aime, quand le sentiment d’amour ou d’affection tend à supprimer l’indispensable neutralité. Reportez-vous aux contes populaires déjà cités. Que dire des soins que les médecins pratiquent sur eux-mêmes !

Cette lucidité qui met fin à l’illusion et que nous pouvons appeler connaissance nous exile du bonheur de l’ignorance. Ne rappelle-t-elle pas ce passage de la Genèse où, accédant à la connaissance du bien et du mal, les humains perdent pour toujours le confort de l’ignorance, bien-être symbolisé par l’Eden.

Cette impuissance fondamentale du médecin qui consiste à pouvoir annoncer l’issue probable, sans pouvoir ni la garantir, ni la modifier constitue sa force et sa légitimité. C’est sa référence à ce qui persiste du caractère sacré de notre Art qui exige une intervention humaine et se distingue de la Science même s’il en utilise les lois ou les recettes et de l’artifice qui en est la caricature, la déviation et la tromperie . Sa lucidité assure sa réputation. La rumeur populaire disait, dans mon enfance, d’un tel médecin “il a du diagnostic” c’est-à-dire étymologiquement celui qui perçoit à travers

Reste la position des hommes devant les médecins et l’opinion à leur égard : elle tient à leur manière d’affronter la mort et ses mystères.

Vous apprenez vite, en médecine ce que le professeur Paul Boulet exprimait aux jeunes étudiants de première année que nous étions “En médecine, vous n’apprenez pas grand chose, seulement qu’un être humain peut mourir à tout moment” Dois-je ajouter que plus de soixante ans plus tard, c’est une des choses les plus sensées que j’ai jamais entendue bien que je n’en aie compris que plus tard le sens profond.

Pour être médecin il n’est pas nécessaire d’être intelligent, il suffit d’avoir du bon sens et s’être pénétré des préceptes de Pierre Dac, tel qu’“avant de penser, il faut réfléchir” ou que “tout est dans tout et réciproquement” qu’on retrouvait déjà, plus académiquement, dans le précepte d’Hippocrate selon lequel “toute chose a en elle-même son contraire” Il y avait également ce que nous pourrions recommander aux chercheurs “rien n’est jamais perdu tant qu’il reste quelque chose à trouver” et “la prévision est difficile surtout pour l’avenir”.

Je ne peux m’empêcher de rappeler ce passage de “À la Recherche du Temps Perdu” où le narrateur malade est soigné par le professeur Cottard plus connu pour ses jeux de mots douteux que pour sa culture ou sa subtilité. Dans un premier temps, le traitement prescrit n’est pas suivi. Une rechute se produit que ledit traitement, alors appliqué, guérit. Commentaire du narrateur “Nous comprîmes alors que cet imbécile était un grand clinicien”. C’était pourtant cet homme qui en bon observateur avait

subtilement diagnostiqué les relations troubles entre Albertine et Andrée son amie. C'est aussi la preuve que ce grand écrivain confondait l'intelligence et la culture, comme le font les snobs des milieux présumés intellectuels parisiens.

Rappelons-nous les leçons des grands maîtres de l'École de Montpellier. Si l'on n'en cite qu'un je crois qu'il faut retenir Barthez, sinon pour son caractère un peu ombrageux mais pour son honnêteté, sa lucidité, son courage et sa vision de la médecine, lui qui voulait devenir prêtre avant d'entreprendre des études médicales sur la suggestion de son père. Son projet pédagogique touche par sa simplicité : "L'enseignement, dans une école de médecine, doit être dirigé vers la connaissance des maladies et la manière de les traiter".

Pour des raisons que l'on devine sans peine, l'administration de l'hôpital oppose un refus obstiné à ses propositions d'enseignement clinique. Ecœuré par les basses manœuvres de collègues, Barthez envisage de quitter l'université et d'aller à Paris où il aurait pu exercer la médecine et sans doute faire fortune. Il y renonce provisoirement, affirmant "qu'il y aurait des médisants et des jaloux partout où il y aurait des médecins". Pourtant l'idée du départ ne le quitte pas : en 1775, il sollicitera une place d'inspecteur des hôpitaux militaires et écrit avec amertume : "Ma grande affaire est de sortir le plus tôt possible de cet infâme pays où tout mérite et toute distinction assurent force ennemis et n'assurent pas un ami".

Le professeur Euzière, ne terminait-il pas une conférence sur l'orientation professionnelle, à laquelle il ne croyait guère (c'était un grand sceptique) où il s'était montré, comme à l'habitude, brillant "On oriente toujours trop tôt les individus. En réalité, on devrait attendre leur mort puisque c'est seulement à partir de là que l'on sait ce dont ils étaient capables". Magnifique leçon !

La médecine, comme le monde, suit des cycles. On peut les appeler des ères ou des variations climatiques. Je n'ose parler de modes. Nous sommes à la fin d'une de ces ères. Elle a beaucoup apporté mais elle s'essouffle lentement non dans des résultats brillants et exceptionnels, mais dans le sens de ses recherches pour trouver en elle-même les solutions de son renouveau.

Tant qu'il y aura des hommes sur cette terre, inquiets de leur devenir, la médecine ne disparaîtra pas. Elle est immortelle. Son évolution réside dans la manière de l'exercer. Il ne s'agira pas de retourner vers un passé idéalisé, sorte d'Éden ou d'Eldorado de la médecine. Une nouvelle ère surviendra. Il conviendra de s'y s'adapter. Il n'existe aucune raison de croire qu'elle n'apportera pas, avec un autre mode d'exercice, une nouvelle richesse, une nouvelle expérience, un nouveau progrès, en un mot, une espérance.

III.2 – L'apport de la psychiatrie

Après la réussite en 1966 au concours d'externat des hôpitaux, fâcheusement supprimé quelques années plus tard par ce Biterrois dont la ville ne se vante guère qu'il y ait vu le jour, vous empruntez la voie escarpée qui vous ouvrant la connaissance de l'homme, vous a conduit vers les sommets où habituellement on subit, faute de rencontres, l'isolement. La connaissance en profondeur de l'être n'intéresse pas toujours les étudiants en médecine et n'attire l'attention des foules que par ses aspects spectaculairement douteux, mal expliqués, ésotériques, équivoques et le plus souvent entendus à contresens.

Passant outre, vous devenez interne en psychiatrie en 1971. Pourtant déjà, depuis 1970, vous exerciez les fonctions d'attaché-assistant au laboratoire du professeur Auguste Loubatières dont tout le monde, ici, connaît les travaux remarquables sur les sulfamides hypoglycémiantes, dont l'usage, en clinique, fut inauguré par le professeur Marcel Janbon. Leur collaboration aurait justifié l'attribution d'un prix Nobel.

A son contact, à celui de madame Loubatières et de Robert Alric, vous allez rapidement assimiler l'essentiel de la pharmacologie, puis l'enseigner pour le bonheur des étudiants qui se pressent à vos cours et s'en enthousiasment. On voit poindre déjà votre besoin de ne pas vous limiter, vous complaire dans la répétition, ni de vous murer dans un seul domaine.

C'est cette quasi-obligation de résider à Montpellier qui vous fit choisir un poste d'interne à l'hôpital de Font d'Aurelle de préférence à un poste au Centre psychiatrique d'Uzès, dans le Gard où la situation matérielle confortable des internes d'une part et l'enseignement qui y était délivré d'autre part, remplaçant celui inexistant depuis la maladie puis la mort de Jean Minvielle à Montpellier, constituaient une sérieuse attraction.

Je ne peux m'empêcher d'en citer plus longuement l'une d'elles.

C'est la création de la première structure de Musicothérapie au CHU de Montpellier au Pavillon Delasiauve (Pavillon 52) des Enfants Autistes : 1972 - 1976

Durant votre internat de Psychiatrie vous souhaitiez trouver l'occasion d'utiliser la musique comme moyen de communication avec des enfants autistes, atteints de psychose infantile grave. Ce moyen permettait de relier vos connaissances médicales et psychiatriques à une culture musicale familiale.

Après une formation à visée pédagogique, pour des enfants normaux très jeunes (formation Orff), vous m'avez soumis un projet de musicothérapie active et réceptive. La musicothérapie était alors, en 1972, une discipline qui était "à créer". Vous avez développé cette activité et formé à cette pratique chez les enfants Monsieur Jacques Bétoulières, psychologue et Madame Anne Cathala qui ont ensuite assuré la pérennité de cette activité sur le site de la Colombière.

Le succès de cette entreprise nous a encouragés à mettre en place avec Jean-Marie Guiraud Caladou une formation universitaire de Musicothérapie, à laquelle vous n'avez pas pu participer devant consacrer tout votre temps à une formation scientifique – UFR des Sciences et UFR de Pharmacie – si bien que je n'y ai été pendant 22 ans, qu'un directeur de transition, comme on l'a dit, à tort, pour certain pape. La légitimité a été rétablie quand vous m'avez succédé à la Direction de la Musicothérapie de l'Université Montpellier III qui a été pour vous un retour aux sources et a accompli votre vœu de poursuivre le développement de cette activité dans la fidélité d'esprit de ses créateurs.

L'usage de la psychiatrie est entré dans les mœurs, s'est même banalisé, je n'ose dire, bien que je le pense, vulgarisé. Ce n'était pas encore le cas au moment de votre choix bien que l'état d'esprit ait favorablement évolué. Vingt ans plus tôt, annonçant ce même choix à l'un de nos maîtres auprès de qui j'exerçais dans son service les fonctions d'interne en médecine intérimaire en remplacement du titulaire en stage à l'étranger, je l'avais vu hocher la tête en silence, d'un air dubitatif puis posant sur moi le regard miséricordieux, inquiet et compatissant d'un homme à qui j'aurais annoncé

soit l'atteinte d'une maladie grave, soit mon entrée à la Trappe ou mon engagement dans la Légion étrangère, avait laissé tomber d'une voix pleine d'une commisération triste et découragée "Vous, Pouget, qui pouviez faire autre chose".

Sous l'apparence flatteuse du compliment à la personne perçait le peu de considération pour la discipline dont il devait ignorer à jamais la profondeur, la richesse et l'ouverture qu'elle apporte. Sans doute a-t-il mieux valu pour lui. Aujourd'hui on l'accommode à toutes les sauces. Son dernier avatar est la cellule psychologique qui a pris place entre le scanner et les derniers sacrements.

Vous y avez appris l'essentiel de ce qui vous restera devenu adulte. Le voici :

1) Un être, un groupe, une institution, une nation, ne deviennent adultes que lorsque la folie des sages entend la sagesse des fous. Le fou est celui qui a tout perdu sauf la raison. Dois-je préciser que le fou n'est pas obligatoirement le malade mental. La maturité d'un être, d'un groupe, d'une société, d'une nation n'advient-elle pas quand la folie des sages commence à admettre la sagesse des fous ?

Mais pourquoi avoir la prétention de l'exprimer mieux que Pascal.

Sans doute, pour juger, pourriez-vous vous inspirer d'Einstein selon qui " la folie est de faire à chaque fois la même chose en espérant à chaque fois un résultat différent".

Quant à la névrose, un confrère la caricaturait chez Emma Bovary dont un film récent nous transmet une copie de l'histoire "Elle est sous un pommier en attendant des poires et quand les pommes tombent, elle ne les voit pas".

2) Dans les relations sociales l'intelligence globale d'un groupe n'est pas la somme des intelligences des individus qui le composent mais seulement celle du moins intelligent. Dans un groupe, dans une assemblée, comme dans les convois militaires, tous s'alignent sur le plus lent. D'où l'impuissance séculaire des gouvernements d'assemblées dont les décisions toujours tardives et inadaptées ont souvent conduit les états à la catastrophe.

3) Dans les relations individuelles, elle vous apporte plusieurs pistes. L'une d'elle est la notion des frontières. Vous savez que dans la vie d'une nation la question première est celle de posséder des frontières faciles à défendre. Les relations inter humaines obéissent aux mêmes lois. Tout individu s'est construit une telle limite, le plus souvent inconsciente, qui assure sa protection, dont il ne peut supporter le franchissement sans danger. La différence essentielle est que chacun de nous dispose de frontières mobiles, différentes, plus ou moins éloignées, selon la qualité, la spécificité et l'intimité de la relation, mais quelles que soient l'importance, l'ancienneté ou l'intimité de la relation, on parvient toujours à une frontière limite au-delà de laquelle il n'est pas possible de pénétrer sans mettre en cause la relation même du couple. Si l'un des partenaires tente de la franchir, même involontairement, il se produit une implosion qui sépare le couple et détruit la relation

Des couples d'allure fusionnelle ne résistent pas au temps. De vieilles amitiés se délitent ainsi sans raison extérieure apparente, dans l'ignorance des partenaires.

Ainsi s'expliquent les ruptures des relations de camaraderie, de travail, de loisirs, les ruptures amicales ou amoureuses. Il existe entre les êtres un fossé qui ne peut jamais être comblé. La profondeur ou la largeur du fossé mesurent la qualité de la

relation. Les échanges sont possibles et même souhaitables. La tentative de franchissement ou de comblement du fossé marque la fin de la relation. Il en est ainsi de celle du médecin et de son malade. Il ne s'agit ni de l'écouter artificiellement, comme le préconisent les manuels destinés aux gestionnaires, ni de le comprendre. Il faut des années pour entrevoir la personnalité d'un autre. Il s'agit d'abord de l'entendre, de saisir son appel, sa demande apparente, inspirée par l'entourage, la mode ou la presse et préparé et exposé comme le récit de Thérémène, souvent bien différent ou même en opposition avec son désir réel, profond, personnel et prudemment camouflé par un discours aseptisé. Et surtout de conserver le doute. En un mot ne pas confondre la demande et le désir.

4) A l'échelle individuelle, l'importance de l'image. Cette notion déjà connue des anciens trouve son aboutissement dans les travaux de Wallon que reprendra avec son goût de la provocation Lacan par sa description du stade du miroir. Ce que l'on oublie, c'est qu'après ce stade de l'évolution, l'image joue un rôle capital dans la vie et dans les relations humaines. On peut noter l'image que chacun a de lui, celle que les autres en ont, celle qu'il souhaiterait qu'ils en aient, celle qu'il présente selon ses interlocuteurs, selon le public, selon les circonstances et celle qu'il donne à voir.

Mais cette image d'un individu est vivante, comme le portrait de Dorian Gray. C'est là, la source de malentendus profonds entre son entourage et lui. Supporte-t-il ces variations ? Les acceptera-t-il ? C'est aussi vrai dans les relations de couple, entre parents et enfants, les relations entre amis ou les relations professionnelles. J'en citerais seulement le moment où l'on devient chef de service.

Les psychothérapeutes le savent bien et le constatent régulièrement, la vie se présente comme un perpétuel divorce. Tout le monde doit divorcer. Oui, mais de l'image. Si nous ne le faisons pas de l'image ce sera dans la réalité. Le prix en sera plus élevé, dans notre vie, dans notre corps et dans nos finances.

5) La notion tirée de la physique d'équilibre dans la relation et le bénéfice qu'en retire chacun des partenaires. Vous en trouverez un exemple clair dans les accords entre partenaires de partis voisins en politique. C'est ce que j'ai nommé par comparaison "l'accord politique".

Un couple de camarades, d'amis, d'amoureux, d'associés, de travail, pour fonctionner harmonieusement et surtout durer, doit apporter à chacun des participants un minimum de bénéfices, de satisfactions, ce que j'appelle vulgairement "trouver son compte". La question pour l'observateur est de connaître le compte de chacun, un peu comme le banquier pour le patrimoine. Les seuls contrats durables dans ce domaine sont ceux où chacun trouve son compte, même si l'apparence extérieure ne permet pas toujours de le percevoir. Il s'établit dans les relations humaines un équilibre qui dure tant que chacun y trouve son compte, ne traduisez pas imprudemment, légèrement et immédiatement, son plaisir.

6) La localisation du siège du pouvoir. Là, encore, ne confondons pas le pouvoir et ses apparences.

7) Le caractère changeant de l'être humain, sa légèreté et sa malice. Sénèque évoquait déjà cette légèreté "*saepe mutatur, non in mellius sed in aliud*" non en mieux mais en autre chose.

III.3 – La rencontre

Notre première rencontre se produira, pourtant, dans ce même hôpital psychiatrique d'Uzès que j'avais eu la chance, en qualité de médecin-directeur, de voir sortir de terre et celle d'en former les structures à ma mesure, d'en recruter le personnel, d'y organiser les soins selon un programme longuement mûri. Et d'en tenir les leviers administratifs. Devenu, à la demande du professeur Lafon, candidat à l'agrégation de psychiatrie de l'enfant, l'enseignement m'en incombait. Vous l'avez suivi.

Un peu plus tard vous êtes interne en 1973 du pavillon de psychiatrie de l'enfant "Delasiauve". Le professeur Lafon qui en 1968 n'avait trouvé auprès de lui que quelques fidèles, m'en avait confié la charge.

Là aussi quand soufflèrent pour moi les vents mauvais à la période de la maladie qui emporta mon père, et assombrirent une année entière de mon existence, il ne se trouva auprès de moi qu'une petite poignée de fidèles comptés sur les doigts d'une seule main mutilée. Vous étiez du nombre, je devrai dire du chiffre. Une amitié était scellée. Comment ne pas répéter après Cicéron "L'ami certain se reconnaît dans les fortunes incertaines". Je vous épargne, à titre exceptionnel, le texte latin. Pourtant, non "*amicus certus in re incerta cernitur*".

S'il m'est habituel de reprendre à mon compte la réponse du roi Louis XII "le roi de France a oublié les injures faites au duc d'Orléans" j'ai toujours retenu le nom de ceux qui m'avaient soutenu. Pour les autres, nous avons suivi le conseil de Chateaubriand "il faut être économe de son mépris, tellement il y a de nécessaireux".

A mon départ à la retraite, c'est à vous qu'échut ma robe de professeur, que vous avez dû faire raccourcir.

Elle vous a été remise au cours d'agapes amicales en 1999, quand vous avez assuré ma succession de directeur de la formation musicothérapique créée à l'université Paul Valéry en 1977 et, alors, l'une des cinq formations universitaires dans le monde occidental.

De cette rencontre il vous restera quelques principes de base, quelques leçons et quelques conseils, sans doute un peu simplistes quoique réalistes et facilement applicables dans la vie courante

En voici quelques-uns fréquemment répétés, empruntés au monde :

- sportif : "c'est à la première mêlée qu'on se fait respecter" ;
- militaire : "on tire plus facilement sur un avion civil que sur un militaire, à cause de la riposte" ;
- professionnel : "notre fonction n'est pas d'assister mais d'aider".
- et aussi un adage latin "*tarde venientibus ossa*" qui tend à montrer que les Romains, au moins les riches, n'étaient pas absolument végétariens.
- et surtout : "n'improvisez jamais", leçon que j'avais reçue d'Edouard Herriot à la fin de mes études.

Vous y apprenez l'existence d'une séméiologie psychiatrique précise et vous vous familiarisez avec une technique d'examen qu'affectionnait le professeur Euzière, qui sous l'apparence d'une conversation banale, afin d'éviter les blocages dans la relation, sans avoir l'apparence d'un interrogatoire, permet d'accéder, à cerner, sans en avoir l'air, les aspects de la personnalité de l'interlocuteur, comme pour un portrait robot.

Il ne s'agit en rien de lire le diagnostic dans le marc du café, reste de votre petit déjeuner, moyen qui poserait aux buveurs de chocolat, de thé ou de café soluble un problème qui ne le serait pas, mais d'acquérir une méthode rigoureuse, précise, comme modèle qui demande à être enseignée en dehors de toute facilité, de toute routine, de tout automatisme, dans le respect du patient.

Vous y apprenez que le discours d'un patient, en médecine en psychiatrie ou dans n'importe laquelle des spécialités médicales que les temps modernes ont émiettes à plaisir, ressemble de manière caricaturale à la leçon d'histoire de l'Aiglon. Il convient de l'entendre au deuxième degré mais de ne pas y répondre avec l'insolence patriotique du duc de Reichstadt, vu par Rostand. Il ne s'agit pas seulement d'écouter, mais surtout d'entendre.

Bientôt, l'entretien psychiatrique n'a plus eu de secret pour vous. Vous saviez le maîtriser, l'organiser, l'enseigner, le diffuser. Vous aviez perçu une donnée capitale dans la connaissance de l'homme : l'éminente dignité du malade mental et plus profondément ce que Lacan a appelé l'aliénation constitutive du moi qui avec le stade du miroir représentent deux des piliers du développement psychique de l'homme.

III.4 – La culture, l'art, l'histoire, le théâtre

Nous avons reçu, vous et moi une formation scientifique. Nous en sommes plus à l'aise pour déplorer que dès les premières années l'enseignement de la médecine favorise exclusivement les scientifiques. Une solide formation littéraire représenterait un atout considérable. Il serait bien utile que les futurs médecins eussent pendant leurs études une formation à autre chose qui leur permettrait d'acquérir du recul sur ce qu'ils font. La fréquentation des grands auteurs assure une base solide à notre langue qui n'a pas mérité le traitement que lui font subir aujourd'hui les intellectuels présumés et les gens de la presse orale. L'emploi du mot exact, l'utilisation des synonymes ou des différents signifiés d'un même signifiant, conduit au delà des signes à préciser la pensée, la modeler, l'enrichir, la nourrir, la sculpter, la simplifier, la rendre communicable et accessible aux autres. Le jeu sur les signifiants, s'il peut être à l'origine de malentendus, fait la richesse et la subtilité de l'échange, permet les jeux de mots, les phrases ambiguës ou à double sens, sans oublier l'expression de l'humour. Il en est de même de la litote, de l'euphémisme, de la métaphore, de la métonymie, de l'oxymore et de toutes les ressources que nous procure la grammaire. Que dire de l'utilisation adéquate des modes et des temps des verbes !

Il serait bon de rappeler aux futurs médecins que la précision et la concision s'épaulent pour transmettre le savoir.

Prenons-en quelques exemples chez les bons auteurs. Comment définir mieux, en moins de mots, les limites du pouvoir que Malherbe "Et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend pas nos rois" ou Racine "Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez".

De même dans les langues étrangères. Quelle meilleure et plus courte définition de la communication que Shakespeare accorde à Juliette "Je t'aime et je te crois" ou Prévert qui, dans le film "Les Enfants du Paradis", fait répondre par Nathalie au père de Baptiste "vous le connaissez peut-être, moi je l'aime".

Quant au théâtre, on commence à l'utiliser pour faciliter les échanges entre le médecin et son patient. Il serait dommage de se limiter à un catalogue résumé de recettes pour telle ou telle situation, une sorte de bréviaire de ce qu'il convient de dire. Sans

doute vaudrait-il mieux, dans des jeux de rôles apprendre de l'intérieur à se familiariser avec ce que peut ressentir notre interlocuteur, selon ce que nous lui disons, selon la manière dont nous le disons et aussi, nos silences. Recevons le message "dis seulement une parole et je serai guéri".

Louis Juvet le définit ainsi dans son livre testament "Témoignage sur le Théâtre" : "Condamnés à expliquer le mystère de leur vie, les hommes ont inventé le théâtre qui, pour un instant semble nous promettre le secret du monde. Il abolit le temps et l'espace, il peut enfermer l'éternité en une heure ou étendre une heure jusqu'à l'éternité".

C'est sans doute dans le Siècle d'Or espagnol, à l'apogée de la puissance politique et de l'art, que nous trouvons la meilleure et la plus complète représentation des actes de cette tragédie de l'existence, et des énigmes qu'elle pose à l'homme :

Le Don Juan Tenorio de Tirso de Molino (frère Gabriel) exprime la relation de l'homme à Dieu ou à l'au-delà, le Don Quichotte de Cervantes, celle de l'homme à la folie. Je ne parle pas de la maladie mentale, mais de la folie. En espagnol on dirait de l'hidalgo "*no es loco, esta en locura*", marquant la différence entre un état de fond et un état passager, et la Célestine de Fernando de Rojas celle de la sexualité. Nous pouvons y ajouter "La Vie est un Songe" de Calderon, pour la relation de l'homme au pouvoir.

Le théâtre de Shakespeare, les romans de Dostoïevski, les peintures de Goya suivent le hasard dirigé qui s'apparente à la fatalité. Que la vie soit une tragédie, quel médecin pourrait l'ignorer ?

Restant dans la littérature française on trouve une belle leçon dans "Le Songe de Satan" d'Anatole France et dans "L'Homme à Cheval" de Drieu La Rochelle, sur l'aventure du pouvoir, de sa fin, de ses illusions et de ses désillusions. Souvenons-nous de cette réponse magnifique du professeur Grasset, homonyme sans lien de parenté avec notre collègue Daniel, sur la raison qui lui avait fait abandonner la prestigieuse chaire de médecine pour celle de pathologie générale "il vaut mieux descendre d'une chaire que d'en tomber" Dans ce domaine, comme chez les skieurs débutants, la statistique nous rappelle que le nombre de chutes recensées l'emporte très largement sur celui des descentes.

Il y aurait bien des leçons à retirer de la littérature russe ou de la littérature hispano-américaine ou portugaise. Cela justifierait au moins une ou plutôt plusieurs conférences. Je ne parlerai pas de la peinture pour ne pas alourdir mon propos.

Pour la musique, je ne me donnerai pas le ridicule d'en parler en présence d'un expert comme vous.

Le cinéma aiderait l'enseignement aux médecins. Les grands westerns ont pour support une base psychologique. Magnifique représentation de la fonction paternelle dans le "Rio Bravo" de Howard Hawks ou "La Charge Héroïque", de la solitude du pouvoir dans "Le Train Sifflera Trois Fois" ou de l'honneur dans "Johnny Guitar", de la tolérance dans "La Chevauchée Fantastique". Belle leçon pour les esprits prétendus éclairés qui ne voient dans le western que les armes et n'entendent que leur bruit qui les dispense de penser.

Quelle belle réponse que celle du médecin à qui l'expérience de trente ans de pratique et de presque autant d'usage de l'alcool a permis de parvenir à la sagesse, au sens de la relativité des choses et à la véritable modestie dans "La Chevauchée

Fantastique” de John Ford à qui la fille de joie chassée par les ligues de vertu demande si elle a le droit d’épouser l’honnête homme qu’elle aime “Qui suis-je pour dire où est le bien et où est le mal ?”. N’avez-vous pas entendu à peu près la même réponse que fit aux journalistes celui qu’aujourd’hui on appelle “le pape François”.

On pourrait développer davantage mais cela composerait amplement le programme d’une conférence spéciale que je n’ai pas le talent de rédiger et que personne n’a eu l’idée de me demander.

IV – Le chef de service

Tout cela vous l’avez acquis.

“Mais il ne s’agit plus de vivre, il faut régner” Racine nous marque ainsi, dans *Bérénice*, la difficulté de passer du statut de prétendant à celui de chef, de celui de prince héritier à celui de roi, de celui de fils aîné à celui de père.

C’est là toute la difficulté de l’accession au pouvoir. Dans notre monde comme dans notre université, le pouvoir ne se conquiert pas, on le ramasse. Ce qui intéresse la plupart des individus, ce sont les insignes du pouvoir ou les avantages qu’il peut procurer, même chez les sujets honnêtes, et les prébendes chez les autres.

Pour franchir cet échelon supplémentaire, devenir chef de service et mieux encore, chef d’école, enseigner, diriger, organiser, anticiper, tout ce que vous aviez appris pendant votre scolarité ne suffisait pas.

Un service, un laboratoire ne sont pas un univers virtuel. C’est un ensemble d’hommes et de femmes faits de chair et de sang qu’il convient de faire vivre et travailler ensemble selon l’expression “en bonne intelligence”.

Parvenu à la direction d’Athènes, Périclès, se répétait le matin au réveil “Prend garde, Périclès, ce sont des hommes libres que tu gouvernes” et “il n’est pas de bonheur sans liberté ni de liberté sans courage”.

Pour Charles de Gaulle “Certains hommes répandent, pour ainsi dire de naissance, un fluide d’autorité dont on ne peut discerner au juste en quoi il consiste. Il en va de cette matière comme de l’amour qui ne s’explique point sans l’action d’un inexprimable charme”.

Pour Napoléon “un chef est un marchand d’espérance”.

Un pouvoir qui n’a pas la littérature ou la philosophie pour lui, est un pouvoir sinon douteux, du moins inachevé. Derrière chaque victoire d’Alexandre répétait Malraux, il y a une leçon d’Aristote. Ainsi du pouvoir médical. Le cardinal Mazarin mourant conseillait à son filleul le roi Louis XIV “laissez aux autres la renommée et la gloire et ne pensez qu’à exercer le pouvoir”.

Vous avez évité le reproche que le Tacite faisait au gouverneur Félix “ Il exerçait le pouvoir d’un roi avec l’âme d’un esclave”. Voilà qui nous rappelle Ruy Blas.

Vous savez que ce qui caractérise le chef, c’est d’abord la culture générale bien différente de la seule érudition qui n’a de sens que si elle lui est secondairement associée. La culture générale c’est la possibilité d’échanger avec le plus grand nombre, en utilisant le code de chacun. Ne nous trompons pas, il ne s’agit pas de se lancer à parler l’argot des adolescents ou celui des divers techniciens et d’y succomber sous le ridicule. Contentons-nous de le comprendre et de pouvoir exprimer en abordant l’essentiel de la vie, du métier de l’autre et de ses préoccupations, en un mot de ce qui est pour lui l’essentiel.

Voilà un type d'erreur assez commune dans laquelle tombent des adultes quand ils s'adressent aux enfants ou aux adolescents d'une manière qu'eux seuls ne trouvent pas ridicule. En 1951 un de nos maîtres revenant d'un congé passe la visite. Dans une chambre, un homme noir victime d'une entorse attend sa sortie. Le professeur s'adresse à lui dans le plus pur style du bon blanc au petit noir "toi pouvoir bientôt reprendre travail" et l'autre de répondre "merci, moi content pouvoir reprendre cours en Sorbonne" C'est là qu'il enseignait.

Le chef, c'est aussi sa faculté d'anticipation. Le professeur Lafon, dès 1942 mettait en chantier ce qui allait être la psychiatrie de l'enfant en France et à l'étranger pendant plus de trente ans.

C'est la capacité non seulement d'envisager ce qui se passera si ce que l'on propose réussit, mais aussi la solution de remplacement en cas d'échec. C'est aussi envisager les effets pervers possibles de ce qui paraît une mesure de progrès. En résumé c'est voir plus loin que le bout de son nez et faire table rase de tout *a priori* idéologique.

C'est encore la détermination et la décision. Sénèque enseignait qu'on n'apprend pas à vouloir. Le chef doit savoir ce qu'il veut et ce qu'il peut. Ainsi, possédant "la pleine certitude de la nécessité immuable, il montrera du caractère et accomplira quelque chose de juste".

Il lui convient de méditer longuement la chose avant de la mettre en œuvre, puis, le processus engagé, il est absurde de s'inquiéter en pesant tous les risques possibles. L'action engagée, le chef doit dormir convenablement, ceci afin de rassurer son entourage. Ma propre définition du chef, la voici : "un homme lent aux décisions rapides".

C'est l'exemplarité. Il est le personnage d'identification. Comme tel, il doit, comme on le dit, donner l'exemple. Pour Albert Schweitzer "L'exemplarité n'est pas une façon d'influencer, c'est la seule" Revenons à Montesquieu "il y a de mauvais exemples qui sont pires que des crimes et plus d'états qui ont péri parce qu'on a violé les mœurs que parce qu'on a violé les lois". Pour Vespasien "*Vulpem pilum mutare, non mores*".

Vous touchez là, la différence fondamentale, le fossé profond, entre la légitimité incarnée par Antigone et la légalité représentée par Créon.

C'est aussi le sens du secret jusqu'à ce que la réalisation du projet devienne irréversible. C'est le courage de résister à ce qui, en nous, est trop affectif et émotionnel. C'est l'art de parler aux hommes pour transmettre les décisions d'une manière claire, avec une simplicité sans vulgarité. "Soldat frappe au visage" est la seule phrase que prononce César avant la bataille de Pharsale devant ses fidèles et vieux légionnaires qui n'éprouvaient plus la crainte d'être défigurés à l'encontre des jeunes troupes de son adversaire.

C'est de savoir remercier et féliciter pour un travail bien fait.

C'est enfin la capacité de résister, autant que faire se peut, aux flatteurs. Ce sont eux qui détruisent les meilleures entreprises, font échouer les meilleures intentions et réduire à néant les plus beaux avenir. Le danger principal réside en ce que la flatterie représente d'agréable à recevoir. Relisez de Giraudoux l'Apollon de Bellac où un personnage un peu cynique enseigne à une jeune fille l'art de flatter les hommes et d'en obtenir ce qu'elle désire. Il y réussit si bien, qu'ayant bien assimilé la leçon, son élève la lui appliquera et que, victime à son tour de ce stratagème, il succombera à la flatterie.

C'est l'art de garder sa place en maintenant un minimum de distance et d'assumer l'angoisse collective que secrète l'exercice de notre Art.

Vous savez ce qu'il est possible de leur demander (le dépassement) ce qu'il faut éviter de leur demander et ce qu'il ne faut jamais demander et ce qui en rend l'exercice difficile : la responsabilité et son corollaire, la solitude. Expliquer toujours, adapter souvent, corriger quelquefois, sanctionner rarement, n'humilier jamais.

Il est utile, à intervalles réguliers, avant de partir de son cabinet de consultation, de s'asseoir dans le siège réservé aux malades. La situation change d'aspect et de perspective.

Vous avez appris par expérience la difficulté de faire vivre ensemble des gens différents. D'où la priorité devrait être donnée aux petites équipes. Dans de grandes équipes, le temps du chef est consacré presque exclusivement à régler les conflits. Il lui en reste peu pour le reste, par exemple, la recherche.

Tocqueville nous a enseigné que dans les vertus prônées par la devise de leur pays, les Français privilégient l'égalité et que ce sentiment poussé à l'extrême conduit inéluctablement à la dictature. Or, il y a pire que la dictature, c'est le désordre et pire que le désordre, l'anarchie avec sa suite inévitable : la loi de la jungle.

L'important dans l'égalité, c'est la vraie et non l'illusion que les races n'existent pas et que les sexes sont identiques. C'est sur cela qu'il convient de s'appuyer pour faire vivre une équipe et la conduire à la réussite.

Ces principes intégrés, vous saviez qu'éduquer c'est apprendre à ne pas dissocier un acte de sa conséquence. Vous avez pu, alors, diriger un service c'est-à-dire le conduire jusqu'à la réalisation de ses objectifs, dans le droit fil de l'intérêt général.

Il convient que le chef ait un ailleurs où il puisse échapper aux contraintes de la fonction. Pour vous ce fut la musique et entre 1973 et 1984 vous tenez l'orgue de l'Église de la Merci. Vous participez à de nombreuses actions caritatives, vous devenez membre puis président d'un club de Rotary, organisme dont la devise est de servir et qui dépense, dans le monde, pour la recherche, plus que les prix Nobel.

Pénétré de ces acquisitions, vous avez échappé au statut d'ingénieur en mécanique humaine souvent très confortable, objet de prestige social, voire d'enrichissement financier, pour atteindre celui de médecin.

C'est à grandes enjambées que vous parcourez votre carrière. Retenons-en les principales étapes. La totalité figurera dans le texte écrit destiné à favoriser la tâche de votre successeur dans notre société. Placer là les références. Vous n'avez même pas éprouvé la nécessité, pour y parvenir, de vous faufiler dans l'une de ces sociétés semi-sécrites, sorte d'assurance tous risques, d'abord antichambre puis accès plus facile au pouvoir, aux affaires et aux honneurs, enfin tremplin pour en faciliter le parcours, l'évolution et la réussite, mais à quel prix ! celui du chien au cou pelé de La Fontaine. Non, vous êtes et vous êtes resté un homme libre, sans le collier de la servitude.

Peut-être vous est-il venu à l'esprit à la première fréquentation de nos assemblées, l'opinion d'Edgar Faure sur le Sénat "Litanie, liturgie, léthargie" Pourtant il s'y est fait, quelquefois, du travail, du bon travail, chaque fois qu'elle a eu à sa tête un doyen de qualité. Il y en eût. Oui. Quelques uns ! Pour d'autres, dont la ligne de conduite restait "nous sommes leur chef, suivons-les" le pouvoir passa à l'un de ces régimes d'assemblée qui à un haut niveau ont conduit, inéluctablement dans l'histoire, à l'impuissance, au désordre, à la catastrophe, à la dictature, à la gabegie et, pour finir, au déshonneur.

Vous voilà parvenu au sommet. Vous avez alors constaté l'exactitude de l'appréciation de Talleyrand "le moment difficile n'est pas l'heure de la lutte mais celle du succès" C'est arrivé là que vous commencez à compter vos amis authentiques, noyés dans le flot des médiocres, des flatteurs et des ralliés tardifs dont le seul objectif consiste à "aller à la soupe" revenant ainsi au "*Tarde venientibus ossa*".

Vous avez su dans vos fonctions rester simple, entouré d'élèves qui vous admirent et vous aiment, simple avec les humbles, d'une intransigeance ironique avec les puissants. Vous auriez pu en pharmacologie bâtir sinon une fortune du moins une situation plus que confortable, même honnêtement. Expert auprès de la justice et du ministère, connu et respecté, vous n'avez pas suivi le mauvais exemple de ces experts en médicaments qui émargeaient largement au budget des laboratoires pharmaceutiques. Nous en avons connu un qui voyageait une partie de l'année ainsi rétribué. Quand fréquentait-il son service ? Il ne semble pas que la question ait jamais été évoquée dans les sphères du pouvoir.

Bénévole dans de nombreuses activités, votre charité a su concilier, avec le sourire accueillant, l'efficacité, la discrétion et, la dignité.

Vous aviez, dès vos premiers pas en médecine, entendu et suivi les leçons de Platon qui, dans les Lois "recommande à celui qui veut être vraiment riche, non point d'augmenter son bien, mais de réduire sa cupidité, parce que celui qui ne met pas de borne à son avidité n'est jamais délivré de la pauvreté et du besoin".

Vous avez laissé le dernier mot à saint Augustin "le bonheur est de désirer ce que l'on a".

Vous êtes un des représentants dans notre Académie de ce qu'il est convenu de nommer "la méritocratie républicaine". On peut lire ici ou là que vous avez emprunté l'ascenseur social. Pierre Dac affirmait qu'il n'utilisait l'ascenseur que quand l'escalier était en panne. De nos jours les deux restent souvent en panne durable, comme jusqu'à récemment l'escalier roulant de la gare de Montpellier.

Pour un homme qui s'élève dans la hiérarchie sociale de son époque, l'obstacle majeur, son ascension acquise, est qu'accédant à une nouvelle classe sociale dont il va devoir partager les intérêts, les rites professionnels, la langue et les usages, y compris les distractions et les tics, il n'adhère pas totalement à ses valeurs, tandis que de la classe quittée, dont il a pourtant souhaité sortir par le haut, grâce à un travail opiniâtre, permanent, dur, obstiné, il ne partage plus les intérêts, les habitudes, les distractions, la langue, sauf parfois, occasionnellement le langage, pas même les usages mais dont il conserve jalousement et secrètement, au fond de lui, souvent, la nostalgie des valeurs.

Il me reste, dans notre relation amicale, disons familiale, le regret de ne pas avoir réussi à vous intéresser au rugby, ce qui est un comble pour un natif de Béziers.

Nous avons en commun l'amour des chats, auquel on attribue généreusement neuf vies, eux aussi symbole d'éternité. Êtes-vous un savant austère ou un amoureux fervent ? En eux ce qui nous attire, c'est leur conception de la liberté de la dignité et du détachement qui, selon Malraux, réalisent un symbole d'éternité .

Votre relation à la religion, bien qu'extérieurement sans équivoque, m'a toujours interrogé, sans que, par discrétion, j'aie osé en aborder le sujet avec vous avant ces derniers mois.

Élevé dans la religion catholique, vous êtes profondément croyant et vous participez sans réticence ni réserve aux offices religieux de la liturgie quand l'occasion s'en présente mais tout ce que les siècles ont rajouté à l'Évangile et entassé, selon

l'imagination populaire et les fantasmes des clercs, de déviations, de fioritures, de légendes sans légitimité, n'entraîne pas votre adhésion aveugle et irréfléchie. Ce n'est pas, selon l'expression consacrée "un oui franc et massif" Un idéal n'est pas une idéologie.

Cioran qui affirmait que Dieu doit beaucoup à Jean-Sébastien Bach rapporte la parole d'un vieux rabbin "L'important c'est Dieu, qu'il existe ou qu'il n'existe pas" En qualité d'ami profond du peuple juif je reprocherais à ce rabbin sa mauvaise connaissance de l'hébreu en parlant d'existence de Dieu. Dieu n'existe pas, il est et il est celui qui sera, donc l'Éternel.

La première épître de Jean, est le vecteur du salut. Loin d'en être le vecteur, la bonne action en découle. Une telle interprétation de l'Évangile place la spiritualité avant la morale et la foi et l'amour avant l'observance des règles, faisant du Royaume une présence réelle et non un avenir sous condition. C'est cette conviction qui sous-tend le "Sermon sur la Montagne".

Stuart Mill enseignait que "une personne qui a une croyance a autant de force que cent mille qui n'ont que des intérêts".

Sans doute, et je m'avance imprudemment, êtes-vous déiste totalement, chrétien vraisemblablement et catholique probablement.

On vous sent proche des néoplatoniciens et pas très éloigné de Georges Pompidou, comme vous et moi, fils d'enseignant, qui mourut en stoïcien, quand il écrit "l'angoisse de l'homme moderne est née le jour où le catéchisme a cessé pour lui d'exprimer la vérité. Comment vivre sans réintégrer, dans l'agnosticisme, le sens du sacré" J'ajouterais que l'homme a besoin de calmer son angoisse par une certitude.

Dans la notion d'amour que prône l'Évangile, vous retenez l'*agapè* grec, la convivialité, la fraternité, le partage qui, selon le Sermon sur la Montagne fait suite aux Béatitudes et leur donne tout leur sens. Ce n'est pas la morale qui prime mais l'amour, pas la loi mais le "*phéromè*" de la loi c'est-à-dire "ce qui la porte". Bien entendu le décalogue reste intact, mais l'essentiel est ailleurs, non dans l'obéissance aux commandements en tant que telle, mais dans les motifs qui l'animent et qui se résume au seul "*agapè*" que le latin traduit mal par "*caritas*". L'amour est au dessus de tout droit, de toute morale, puisqu'il en est la source. Le rapport entre les bonnes œuvres et le salut s'inverse. Les premières deviennent secondes. *Caritas* traduit mal l'"*agapè*" qui est l'amour en convivialité. Je ne pense pas que vous soyez bien loin du message virtuel du pape François qui refuse, comme le médecin alcoolique de "La Poursuite Infernale" de juger autrui, par fidélité, parce qu'à ses yeux, la spiritualité l'emporte sur la morale et le religieux sur l'éthique.

Malraux ne disait pas autrement en affirmant "le vingt-et-unième siècle sera religieux ou ne sera pas" Une telle rencontre entre le chef de l'église et un agnostique n'a pas de quoi nous surprendre. Au hasard de nos lectures nous en trouverions bien d'autres entre deux auteurs : celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas et une démarche voisine entre Bernanos du "Dialogue des Carmélites" et Anatole France de "Thais".

Entre maître et élève devenu un ami, les liens qui se nouent aboutissent inéluctablement, comme entre père et fils, à des ressemblances. L'une d'elle réside en l'erreur qui conduit un certain nombre de personnes à nous croire, nous qui sommes les purs produits des lycées de l'État, anciens élèves des Jésuites, confusion qui ne nous choque, ne nous fâche ni ne nous inquiète. Les bons pères n'ont-ils pas la réputation de ne recruter et surtout de ne conserver que dans l'excellence !

V – La famille

Puisque nous avons abordé la paternité symbolique, comment terminer une biographie sans parler de la famille que vous avez constituée. Vous m’avez entendu rabâcher que la vraie réussite d’un homme ne peut pas avoir lieu sans la présence d’une femme. J’ajoute volontiers qu’il ne s’agit pas toujours d’une épouse. Ce peut être une sœur, une mère, une parente proche ou un amie. Un des plus anciens et des plus illustres, le roi Numa Pompilius avait une égérie. Cette nymphe des bois, inconsolable de la mort du roi, pleurait tellement qu’elle fut transformée pour l’éternité en fontaine. C’est sans doute depuis que les femmes pleurent plus facilement que les hommes et que naquit l’expression “pleurer comme une fontaine”.

Votre rencontre avec Nelly est une belle histoire d’amour, authentique, pas un récit pour les journaux. Elle a lieu à l’hôpital où elle était hospitalisée en raison d’une rencontre entre son organisme et un virus neurotrope qui a aussi provoqué l’arrêt de ses études mais qu’elle a réussi à dominer. L’Évangile ne nous a-t-il pas annoncé que c’est une femme qui vaincra le démon.

Georges Pompidou écrivait que “la vie est un combat contre le destin” et son prédécesseur au sommet de l’état “la vie est un combat pour un homme comme pour une nation” Le laisser-aller, anticipation de la débâcle se termine toujours par la défaite, la déchéance et le déshonneur. Pour Thucydide “Se reposer ou être libre, il faut choisir”.

Nelly a parfaitement illustré ces propos pendant des années de doute et d’incertitude qui sont restées des années de combat, de résistance et d’amour.

Par amour, elle a supporté vaillamment les coups du sort. Plus tard, sa situation stabilisée, elle reprend les études interrompues. Elle passe avec succès le baccalauréat, s’inscrit à la faculté des lettres où elle obtient brillamment licence et maîtrise de psychologie clinique, avec mention puis commence le DESS de psychologue clinicien dont l’accès était en réalité, sans le dire, un concours d’entrée. Elle en obtient le diplôme qui lui permet d’exercer la profession. Elle le complète par une psychanalyse didactique qui, contrairement à certaines idées reçues ne détruit que les ménages en voie de l’être, effet semblable à celui de l’eau chaude sur une tasse déjà fêlée. Entre temps elle vous donne Christelle qui à son tour vous donnera deux petites filles.

Envisagez le résultat et dites-moi si, paraphrasant Guillaumet, nous ne devrions pas affirmer “ ce qu’elle a fait par amour, aucun homme ne l’aurait ainsi fait”.

VI – Conclusion

Des esprits chagrins feront observer que j’ai moins parlé de vous qu’abordé des thèmes généraux. Je n’ai cure des esprits chagrins.

Vous possédiez, Monsieur, sur moi, en entrant dans notre Académie, un avantage : celui d’en connaître l’existence. Mon maître et ami Claude Romieu m’avait prévenu un jour que, sans m’en parler, il m’y avait fait élire. Il faisait partie de ces contraignants doux auxquels on ne peut rien refuser. Méfiant, quoique flatté, je lui fis observer que je n’étais pas certain d’avoir le profil convenable. A quoi il me répondit “nous avons besoin d’esprits décapants” Pendant trente trois ans, j’ai essayé de suivre fidèlement la route qu’il m’avait fixée, en utilisant, sans exclusion, toute la gamme des acides que nous fournit la chimie, dont nous parlent avec tant d’enthousiasme, d’aisance et de talent nos collègues de la section des sciences.

Vous y entrez. Un jour, je le souhaite vous en serez président. J'espère que vous aurez auprès de vous un secrétaire perpétuel de la qualité, de l'efficacité, de la disponibilité et de la courtoisie de celui que nous avons actuellement. Dont se félicitent les présidents qui ont la chance de pouvoir compter sur un tel secrétaire général et que regrettent ceux qui ne l'ont pas eue. Ayant connu le professeur Viallefont son père, je peux confirmer les lois de l'hérédité.

Notre présence aux réunions s'orientent selon une courbe de Gauss. Rare au début, importante quand la retraite nous a libérés des obligations et surtout des horaires de travail, elle diminue ensuite lentement jusqu'à son extinction qui la rapproche de celle de ceux que l'on n'a jamais revu depuis leur élection et qui se fâchent quand on leur suggère fort courtoisement, en leur offrant l'honorariat, de laisser libre un fauteuil à un membre plus jeune et plus assidu.

S'interroger, vers la fin de sa vie sur ce qu'il reste de ce qu'elle a réalisé est une redoutable épreuve. La réponse la plus triste et la plus désespérée, ne la trouvons-nous pas dans la bouche du docteur Faust qui a pourtant tout obtenu dans sa carrière et qui en est arrivé au désespoir: rien.

Esquirol à la fin de sa vie ne nous apporte-t-il pas au moins une réponse dans son dernier ouvrage : "Je ne saurais prévoir si les résultats des recherches et des réflexions atteindront le but que je me suis proposé. Peut-être n'aurai-je écrit que pour moi. Si je ne puis être utile qu'en espérant l'être, si je n'ai fait qu'un beau rêve, ce rêve, du moins, m'a laissé l'espérance."

Cette même réponse, nous la trouvons déjà chez Alexandre au moment du partage de son empire entre ses généraux, avant la campagne militaire dont il ne devait pas revenir.

Cette espérance conduit, depuis des temps immémoriaux l'homme à courir après le paradis perdu dont aujourd'hui, il ne persiste plus qu'une trace dans la prune du chat qui médite comme après la lecture de Montaigne et de Pascal.

Devenu plus serein, détaché des entreprises, le cœur libéré des rancœurs, revenu dans votre village, au sein de cette maison que vous avez bâtie avec tant de soin, et d'amour, dissipées les illusions, réalisées les ambitions, pardonnées les trahisons, oubliée l'indifférence envers les services rendus sans retour, évanouies les déconvenues, cicatrisés les deuils, contemplant dans les nuits d'obsidienne étoilée de l'été le ciel, y attendre le dernier rendez-vous qui transforme une vie en destin, pouvoir dire dans ce dialogue avec l'adolescent que vous avez été : "Je n'ai pas réalisé tout ce que tu espérais, mais je n'ai pas emprunté de voies obliques, m'efforçant d'être charitable, j'ai essayé de rester juste, et m'efforçant d'être juste, de rester charitable, je n'ai rien trahi de notre foi, de nos projets, de nos convictions ni de notre espérance, je n'ai pas accepté l'inacceptable" respectant ce que formulait Stendhal, "surtout ne jamais tricher avec soi-même".

Pouvoir dire comme Perdican à Camille "J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui" avec Aragon " Si c'était à refaire, je referai ce chemin", et entendre dire de vous ce que Suétone rapporte de l'empereur Auguste "*Jure dixit se latericiam Urbem recepisse, marmoream relinquere*".

Plus simplement avec l'empereur Marc Aurèle "avoir fait œuvre d'homme".

L'aumônier des Glières disait à André Malraux "Le fond de tout, c'est qu'il n'y a plus d'enfants". Je pense qu'il faut entendre, par là, qu'il n'y a plus dans le monde moderne, de projet, plus de rêve, plus d'imagination, tout est dans l'imaginaire.

Face à un avenir désormais limité, cultivant vos rosiers, vous ne manquerez pas d'en appeler à Claudel qui, dans les premières éditions du "Partage de Midi", évoquant le temps, place dans la bouche d'Isée "la rose seule est assez fragile pour exprimer l'éternité".

A quoi Hérédia pouvait ajouter "les roses et les lys n'ont pas de lendemain" Voilà qui nous ramènerait au "*carpe diem*". Restons en là, j'ai été assez long.

Viendra le jour où vous pourrez prononcer le sacramental "*In manus tuas nunc dimittis servum tuum, Domine*".

Puis, envisageant toute œuvre humaine, vous tournant vers les étoiles, vous vous pénétrerez de l'insignifiance des choses". (C.d.G)

Allocution de clôture du Président Alain SANS

Monsieur,

Dans quelques instants, vous allez officiellement entrer dans notre Compagnie, vous y serez en bonne compagnie. Vous êtes en effet féru de musique et médecin. Or notre Académie est composée d'un tiers de médecins et comprend encore plus d'amoureux des arts et de la musique. Mais votre parcours est singulier en ce qui concerne la musique et la médecine. Le professeur Pouget a tenté un parallèle entre, Obélix tombé enfant dans le chaudron contenant la potion magique du druide Panoramix et vous, plongé depuis la plus tendre enfance dans un bain tourbillonnant de musique par votre entourage familial. En effet, très jeune vous avez obtenu un premier prix de violon et de solfège, puis au cours de vos études médicales, vous avez ajouté aux crins de votre archet, l'étude et la pratique du piano et de l'orgue. Bref, pour vous s'applique, mieux qu'à aucun d'entre nous, ces vers de Paul Verlaine tirés de l'Art Poétique, "*De la musique avant toute chose... de la musique encore et toujours*".

J'ai dit que votre parcours était singulier en ce qui concerne la musique, il l'est aussi, en ce qui concerne la médecine. En effet, vous avez effectué votre internat de médecine en psychiatrie. Ce choix n'est ni anodin ni indifférent. Un neuropsychiatre n'est-il pas un médecin de l'âme et de l'esprit ? Il lui faut une grande compassion pour autrui, de l'empathie à revendre et une grande gentillesse. Toutes ces qualités, soulignées par un sourire discret, vous les possédez. Elles sont le propre de votre personnalité. Aussi avez-vous choisi une voie novatrice et originale. Combinant vos talents de musicien et vos connaissances en psychiatrie, vous avez créé la première structure de musicothérapie au CHU de Montpellier, en vue d'établir une communication avec les enfants autistes, puis lancé un enseignement universitaire de musicothérapie.

Mais vous avez bien d'autres talents. Vous êtes devenu un maître dans le domaine de la pharmacologie où vous avez exercé tour à tour de très importantes fonctions. Je n'en citerai que quelques-unes : Directeur du Centre Régional de Pharmacovigilance ; Directeur de l'Antenne de Lutte contre le Dopage ; Chef de Service de Pharmacologie médicale et Toxicologie ; Responsable du Pôle de Biologie – Pathologie du CHU de Montpellier, j'en passe. Vous êtes un esprit curieux de beaucoup de choses. C'est ainsi qu'alors que vous étiez interne en psychiatrie, vous avez trouvé le temps de franchir la Rue du Truel, dénomination qui intriguait mon maître Robert Marty, lui-même neuropsychiatre, féru de jeux de mots et de contrepèteries, qui me demanda si le truel était bien le mâle de la truelle ? Cette rue, au nom singulier sépare l'hôpital Gui de Chauliac de l'Université des Sciences. C'est à cette occasion que nos chemins se sont croisés, car vous avez suivi l'enseignement de psychophysiologie, dans lequel j'enseignais. Vous ne l'avez pas oublié puisque, lorsque vous êtes entré pour la première fois dans le salon rouge où nous nous réunissons le lundi, vous êtes venu me saluer. Je dois vous dire que ce geste de courtoisie m'a fort touché. En effet bien du temps s'était écoulé depuis lors. Permettez-moi, puisque nous célébrons le centenaire de la grande Guerre, de rappeler le souvenir de Guillaume Apollinaire, mort en novembre 1918, en citant ces vers nostalgiques, à propos du temps qui passe inexorablement :

*Passent les jours et passent les semaines
 Ni temps passé
 Ni les amours reviennent
 Sous le pont Mirabeau coule la Seine.*

Mais je terminerai cette allocution en m'adressant au professeur Régis Pouget. Vous avez fait un magnifique discours en réponse au professeur Blayac. Discours précieux, savant, d'un fin lettré et d'un psychiatre original, discours foisonnant de citations latines, de maximes et de réflexions personnelles. Il restera à coup sûr dans les annales de notre Académie. Certains esprits chagrins le trouveront un peu long. Je sais que vous l'avez cependant écourté, à regret. En effet, il s'agissait probablement pour vous d'un testament intellectuel, apportant un regard distancié, sur la médecine et les médecins. Aussi, je vous suggère de faire un tirage à part de la version complète, dans laquelle vous ajouteriez, la folie dans la peinture, thème que vous n'avez pas pu traiter par manque de temps. Je serai curieux de lire vos commentaires sur "la Nef des Fous" ou "l'Extraction de la Pierre de Folie" de Jérôme Bosch, en passant par "Malle Babbe" de Frans Hals ou encore, dans un tout autre genre, de "Pinel délivrant les fous de leurs chaînes" de Robert Tony-Fleury.

Mais il est temps de conclure. Si j'ai été à mon tour un peu long, c'est parce que je suis vraiment très heureux de terminer par vous, cher ami, ma réception des nouveaux académiciens. Je fais néanmoins amende honorable auprès de vous tous, qui m'avez obligeamment écouté.

Je demande donc à toute l'assistance de bien vouloir se lever et je déclare que l'Académie est heureuse et honorée de recevoir officiellement le professeur Jean-Pierre Blayac. J'invite le récipiendaire à prendre place sur le XVIII^e fauteuil de la section de médecine.